



Lucien Reymond

LES MINEURS DE LA DENT DE VAULION

1881

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

PRÉFACE.....	5
CHAPITRE PREMIER L'INCONNU	6
CHAPITRE II LE REFUS	13
CHAPITRE III UN RIVAL.....	20
CHAPITRE IV UN AMANT MALHEUREUX	25
CHAPITRE V LES CONFIDENCES.....	34
CHAPITRE VI LES DERNIERS CONSEILS .	39
CHAPITRE VII LA RÉALITÉ.....	43
CHAPITRE VIII LE SERVANT	49
CHAPITRE IX LA CONFESSON FORCÉE ..	58
CHAPITRE X UNE PREMIÈRE DÉSILLUSION	65
CHAPITRE XI LE DIABLE DE MOLLENS...	70
CHAPITRE XII LES ÉPOISATS.....	76
CHAPITRE XIII LA DENT DE VAULION ...	83
CHAPITRE XIV LA RENCONTRE	89

CHAPITRE XV BEZAT.....	95
CHAPITRE XVI GÉQUAN	101
CHAPITRE XVII L'INITIATION	106
CHAPITRE XVIII UN PLAN DE MINE.....	112
CHAPITRE XIX À LA MINE.....	117
CHAPITRE XX L'ÉBOULIS	121
CHAPITRE XXI UN NOUVEAU PERSONNAGE.....	126
CHAPITRE XXII LA COPONNE.....	130
CHAPITRE XXIII UNE DÉCOUVERTE.....	138
CHAPITRE XXIV UN RETOUR SUR LE PASSÉ	144
CHAPITRE XXV UNE RENCONTRE INATTENDUE.....	150
CHAPITRE XXVI LE VILLAGE DU PONT .	155
CHAPITRE XXVII LES INFORMATIONS..	159
CHAPITRE XXVIII LES RECHERCHES ...	164
CHAPITRE XXIX LA RECONNAISSANCE	167

**CHAPITRE XXX VICTOR TROUVE ENFIN
LE VÉRITABLE FILON AURIFÈRE 172**

Ce livre numérique 177

**L'homme est de glace aux vérités.
Il est de feu pour les mensonges.**

LA FONTAINE.

PRÉFACE

Je pensais, après le *Contrebandier du Risoud*, en avoir fini avec les ouvrages de ce genre sur notre Jura ; lorsqu'un jour, montant la pittoresque route des Époisats, en compagnie d'un ami, nous considérions les pointes saillantes, les parois perpendiculaires, les déchirures et les éboulis de la dent de Vaultion. Là, me dit mon camarade, il y a tout un passé, chacune de ces pointes a sa légende, chaque crevasse aurait un drame à raconter. Il y a là un champ d'investigations, des croyances superstitieuses à faire connaître et des préjugés à détruire. J'ai essayé.

Le lecteur jugera si j'ai réussi.

Solliat, le 1^{er} mai 1880.

CHAPITRE PREMIER

L'INCONNU

Il y a environ soixante ans, par une froide et sombre soirée du mois de décembre, un homme cheminait sur la route qui conduit de Chavannes-le-Bougis à Mies. Cet individu portait en sautoir une espèce de valise et avec cela un sac, séparé en deux parties pendant de chaque côté de son corps. Il marchait d'un pas lent, et paraissait fatigué, autant de la charge que portaient ses épaules, que d'une longue marche.

Au même moment, dans une petite maison rustique, située à vingt minutes plus loin, au bord de la même route, dans la direction de Genève, se passait une scène d'une autre nature. Dans la pièce principale du rez-de-chaussée, assise auprès d'un poêle antique en molasse, une femme d'un âge mûr faisait tourner son rouet, tandis que ses doigts diligents tordaient avec adresse le chanvre enroulé autour de sa quenouille.

À l'autre extrémité de la chambre étaient assis un jeune homme et une jeune fille. Le jeune homme pouvait avoir vingt et quelques années, il était de taille légèrement au-dessus de la moyenne et avait bonne mine. Ses vêtements de milaine annonçaient un campagnard. Sa tenue était propre, et une moustache brune ombrageait sa lèvre supérieure.

La fille avait à peu près le même âge, mais ses beaux yeux bruns étaient voilés, et son jeune et joli visage en proie à la tristesse. Le jeune homme lui aussi paraissait vivement préoccupé. La mère, tout en filant, jetait des coups d'œil tristes et furtifs sur les deux jeunes gens. Une espèce de gêne paraissait exister entre ces divers personnages. Un témoin invisible aurait deviné qu'un malheur était venu les frapper.

Le silence n'était rompu que par quelques monosyllabes échangés entre les deux jeunes gens.

— Est-ce donc fini entre nous ? Élise, disait le jeune homme, en prenant la main de la jeune fille.

Celle-ci ne répondit pas, mais porta son mouchoir à ses yeux et versa quelques larmes.

Après un nouveau silence, le jeune homme reprit :

— Que je suis malheureux ! mon avenir, mon espoir, ma vie, tout est brisé, et pourtant, quel mal ai-je fait ? Seulement, je suis pauvre. Hélas !

Cette fois la jeune fille répondit en essuyant ses yeux mouillés :

— Écoute, Victor, ne t'afflige pas outre mesure, ne perdons pas l'espérance, prends courage. Je ne puis et jamais je ne voudrais me marier contre le gré de mon père. Mais ayons patience, peut-être un jour sa volonté, aujourd'hui inflexible, se modifiera et le ciel deviendra favorable à nos vœux.

Nouveau silence interrompu seulement par des phrases entrecoupées et sans suite.

Quelques minutes s'écoulèrent encore, un bruit de pas se fait entendre et bientôt deux hommes entrent dans la chambre. Le premier était le chef de famille, petit homme d'environ cinquante ans, un peu obèse, un bonnet de coton de forme conique sur la tête. Le second était l'inconnu que nous avons vu s'avancer sur la route. C'était un homme arrivant, lui aussi, à la cinquantaine, de haute taille, aux larges épaules et coiffé d'un chapeau noir en feutre à grandes ailes. Il s'assit avec l'air satisfait de se reposer, son sac posé à côté de sa chaise, presque entre ses jambes, comme pour le mettre à l'abri des attaques imprévues.

Cet étranger paraissait une vieille connaissance de la maison. Il salua tous les membres de la famille, et, après les échanges de tous les compliments ordinaires et en usage, le chef de la maison lui dit :

— Eh ! bien, vous voilà de retour, maître Jean. Vous emportez une forte charge. La campagne a été bonne, j'espère.

— Comme ça, comme ça, père Vercel, répondit l'étranger en haussant les épaules d'un air d'indifférence. Les affaires ne vont pas fort. Je vais à Genève ; mais, comme vous savez, je n'aime pas aller loger dans les auberges, je viens vous demander l'hospitalité pour ce soir.

— À votre service, Jean ; vous savez qu'on ne vous l'a jamais refusée.

— Merci bien, père Vercel. On est en ce monde pour se rendre des services. Vous savez que je puis coucher sur le foin, si cela vous arrange mieux. Il faudrait seulement que j'aie une place pour réduire mon sac. Je partirai demain, un peu tard, pour arriver de nuit à Genève.

— Comme cela vous arrangera ; mais nous avons une chambre. Nous allons la préparer et réduire vos effets.

Les deux interlocuteurs sortirent emportant le précieux sac.

Le jeune homme, toujours préoccupé, demanda à la mère Vercel, qui continuait son travail d'un air distrait :

— Qui est cet individu ? Je l'ai déjà vu chez vous l'année dernière.

— En effet, chaque année, depuis longtemps, il passe ici à peu près à la même saison. Il est toujours chargé d'un sac très-lourd, qu'il va, dit-il, porter à Genève.

— De quel pays est-il ? ajouta le jeune homme.

— Je l'ignore. Je le crois Savoyard ; il s'appelle Jean Lemaître, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

— D'où vient-il et que porte-t-il dans ce sac ?

La mère répondit après un moment de silence et d'un air mystérieux :

— J'ignore ce qu'il porte et ne connais rien à ses affaires. Il se dit colporteur, mais je crois que c'est un mineur qui vient de la Dent de Vaulion.

Après un nouveau silence, le jeune homme reprit :

— J'ai entendu parler de ces mines de la Dent de Vaulion, qui est une montagne du Jura située entre la Vallée de Joux et Vallorbes ; mon père y a travaillé autrefois dans sa jeunesse. Il y a, dit-on, beaucoup d'or enfoui, que les mineurs vont chercher dans les fentes profondes des rochers.

— Croyez-vous que Jean en trouve beaucoup ? demanda ingénument la jeune fille à sa mère.

Celle-ci, qui paraissait impatientée de ces questions, répondit à voix basse, après avoir arrêté son rouet :

— Je n'en sais rien. Jean Lemaître ne nous dit pas ses affaires, il évite même toute explication à ce sujet. Il se fait passer pour colporteur, évite de suivre les grandes routes et de passer par les villes et les villages. Pour être mineur, il faut être initié à des secrets terribles. On dit que l'entrée de ces mines est gardée par le Diable, et que pour entrer il faut se damner et lui vendre son âme.

Il y a aussi, ajouta-t-elle après une pause, dans un village appelé Mollens, un homme qui, dit-on, indiqué où il y a des trésors cachés, mais je ne crois pas toutes ces choses. Je crois que ce sont des mauvais métiers, et qu'il vaut mieux s'occuper de son travail régulier et quotidien.

La conversation continua quelques instants encore sur le même sujet, et fut interrompue par l'arrivée de Vercel et de son hôte, qui vinrent reprendre leur place autour du poêle de la famille.

CHAPITRE II

LE REFUS

Jean Lemaître venait de prendre possession pour la nuit d'une modeste mansarde, dont il avait pris la clef, après y avoir soigneusement rangé son sac. D'un air satisfait et de bonne humeur, il attaqua avec un vigoureux appétit le pain et le fromage, accompagnés d'une bouteille de vin blanc du pays, que lui présenta son hôte.

Aussi, tout en vidant quelques verres, il soutint une conversation animée. Il adressait une question à l'un, un compliment à un autre. Répondant avec facilité, avec esprit même aux questions qui lui étaient faites, mais en évitant avec beaucoup d'habileté toute explication sur son voyage, ses affaires, où il allait, d'où il venait, etc.

— Après avoir fini de manger, il trinqua une dernière fois avec le chef de la famille, et lui dit, en jetant un coup d'œil sur les jeunes gens.

— Eh bien, père Vercel, ce que je prévoyais l'année dernière va se réaliser ; il paraît que M. Victor va se marier avec M^{lle} Élise.

Un silence glacial accueillit ces paroles. Sans s'en apercevoir, Jean Lemaître continua :

— Le temps de se marier est venu pour eux ; ils feront un couple bien assorti. Ils s'aiment. Je leur souhaite beaucoup de bonheur et espère que vous êtes content, père Vercel.

Un nouveau silence se fit, pendant lequel on entendait seulement le souffle oppressé de Victor et d'Élise, qui annonçait le battement rapide de leurs cœurs. Vercel le rompit le premier, en disant d'une voix brusque et saccadée :

— Ils s'aiment ! Ils s'aiment, sans doute, maître Jean ; mais là n'est pas le tout. Vous êtes comme les autres ; s'il n'y avait en se mariant qu'à se becqueter comme deux tourterelles, cela pourrait suffire, mais il y a bien d'autres choses à penser ; ma fille aura sans doute, avec le temps, mon petit patrimoine ; mais sans connaître ce qui me reste à vivre, je ne puis m'en dessaisir et ne puis rien faire pour elle, si ce n'est un modeste trousseau. Victor ne possède rien ou presque rien, deux ou trois poses de pré, grevées encore d'une dette. Une maison très-petite où sa mère a son logement, où sa

femme serait à l'étroit et où il ne peut élever une famille. Pour pouvoir s'établir un peu convenablement, par le temps qui court, il faut au moins douze poses de champ. Car, qu'est-ce que les gains d'un ouvrier, lorsqu'il est chargé de famille ?

Vercel s'arrêta. Les soupirs mal contenus de sa fille lui répondirent d'abord seuls. Victor, qui connaissait déjà la décision de Vercel, était en proie à une vive agitation. Il se promena quelques tours en long de la chambre, après quoi il répondit d'une voix brisée par l'émotion et étouffée par la colère, que la présence d'un étranger ne put contenir.

— Je sais, M. Vercel, que vous me méprisez, parce que je ne suis pas riche. Cependant, il y a longtemps que vous m'avez ouvert votre maison, et dès ce moment je n'ai rien fait pour perdre la confiance dont vous m'avez honoré, ni pour briser des illusions que vous avez vous-même entretenues. Ce n'est pas tout en ce monde d'avoir un gros domaine et une *grosse courtine*, pour qu'une femme soit heureuse. Du reste, jusqu'à aujourd'hui, mon travail non seulement m'a suffi, mais j'ai fait des économies. Avec la santé, du temps, de la patience, je puis réussir. Je ne serai pas le premier qui aura commencé avec peu et se sera trouvé plus tard à la tête d'un joli patrimoine.

Le motif du changement qui s'est produit à mon égard m'est bien connu. Vous avez le droit de me refuser votre fille. Si son bonheur réel était votre seul guide, je m'en consolerais ; mais je crains bien que, si vous réussissez à lui procurer des prés et des champs, vous ne lui donniez pas le modeste bonheur que je lui offrais.

Vercel, que le mot de grosse courtine avait irrité, répondit, lui aussi, avec une colère mal contenue :

— Vous vous trompez, Victor, sur mon but et sur mes intentions. C'est vous qui vous êtes nourri d'illusions, que je n'ai nullement flattées. La confiance que je vous ai accordée, ne vous promettait nullement la main de ma fille. Je n'ai que cette enfant. J'ai l'expérience de la vie et je veux qu'elle ne quitte ma maison que pour être à l'abri du besoin. Tous vos témoignages d'affection sont sincères, je le crois, mais soyez seulement un mois sans travail, ils ne donneront pas du pain à votre famille. Moi aussi j'ai commencé comme vous, mais j'ai fait mon nid avant d'avoir des enfants. J'avais trente ans quand j'ai pensé à me marier. Ce n'est pas comme les jeunes gens d'aujourd'hui, qui, à vingt ans, avant de savoir ce que le pain coûte, se croient des hommes d'importance.

Les témoins de cette scène étaient tous agités par des émotions diverses.

La mère Vercel laissait reposer son rouet, et, détournant la tête, elle essuyait une larme furtive. Elle paraissait vivement contrariée de ne pouvoir émettre un vœu ou une opinion ; mais connaissant le caractère entier et irascible de son mari, habituée à céder à ses volontés absolue, elle garda le silence.

Victor, agité par une colère sourde et mal dissimulée, considérait d'un œil morne Élise qui, un mouchoir sur les yeux, pleurait amèrement.

Jean Lemaître, quoique témoin désintéressé, paraissait, lui aussi, gagné par une émotion qu'on n'aurait pas attendue d'un homme de sa trempe.

Depuis longtemps en relations avec la famille Vercel, ayant connu le père de Victor, il s'envisageait et était envisagé comme un peu de la maison. Il se sentait à l'aise et dans une complète intimité.

Ses gros yeux, roulant des uns aux autres acteurs de cette scène, s'arrêtaient sur les deux jeunes gens avec un sentiment non déguisé de tristesse et d'intérêt.

— Père Vercel, dit-il, après une courte pause, je n'ai rien à dire. Bien entendu que vous êtes le

maître chez vous et que vos affaires ne me regardent pas. Cependant, n'allez-vous pas trop loin ? Lorsque deux jeunes gens sont destinés l'un pour l'autre, il faut des motifs bien puissants pour rompre leur inclination. Tout n'est pas argent en ce monde. Si l'amitié n'en donne pas, elle donne cependant le courage nécessaire pour en procurer. S'ils ont la santé, ils feront leur petit chemin très-heureux. On en voit beaucoup se marier jeunes, et, tout en élevant leur famille, se créer une belle position. Victor est, un bon garçon, votre fille l'aime ; mettez-vous à leur place et soyez raisonnable.

Vercel, que ces discours impatientaient, répondit avec vivacité en frappant sur la table.

— Victor est bon enfant, j'en conviens ; mais, je le regrette, ma fille n'est pas pour lui, ma décision est prise, elle est irrévocable. C'est inutile d'insister.

Victor, les traits bouleversés, les dents serrées, répondit :

— Cette décision soudaine de votre part me surprendrait davantage si, comme je vous l'ai dit, je n'en connaissais pas les motifs. Je crains, Monsieur Vercel, qu'en vous opposant aux désirs de votre fille, vous ne lui procuriez une vie d'amertume et à vous des regrets.

Il embrassa une dernière fois son amante, salua d'un bonsoir et sortit.

Quand Vercel eut entendu les pas du jeune homme se perdre dans l'éloignement, il dit :

— Il me fâche de lui. Après tout, c'est un gentil garçon ; mais, dès le moment que ma fille peut trouver mieux, je ne pense pas qu'il y ait à hésiter.

À ces mots, la jeune fille qui, le visage dans ses mains, pleurait amèrement, leva la tête, et d'un ton palpitant, dit à son père :

— Je sais, mon père, que je dois vous obéir ; mais jamais je n'épouserai Jules Nathalis.

Là-dessus elle se leva et se retira d'un pas chancelant, suivie de sa mère.

Jean Lemaître essaya encore de plaider en faveur des jeunes gens, mais ce fut en vain. L'heure étant avancée, il se retira, lui aussi.

CHAPITRE III

UN RIVAL

Victor Villaret avait vingt-trois ans. Son père, mort depuis une douzaine d'années, ne lui avait rien ou presque rien laissé. Sa mère l'avait élevé avec assez de peine par son travail journalier et manuel, et lui avait donné tous les soins en son pouvoir.

Elle ne put pas lui procurer une autre éducation que celle de l'école primaire ; mais elle lui donna de bons principes de piété. Il fut dès son enfance habitué à l'ordre, au travail et à l'économie. Doué d'un bon cœur, d'une grande tendresse filiale, il avait compris de bonne heure ce qu'il devait à sa mère et fait ses efforts pour lui venir en aide. Il se familiarisa très-jeune avec les soins à donner au bétail. Il alla *boveiron* et fruitier pendant plusieurs années, mais il avait renoncé à ce métier pour rester auprès de sa mère. Il y trouvait, du reste, son avantage financier. Il travaillait de préférence à

forfait quand il trouvait des entreprises convenables, comme des coupes dans les forêts, des défrichements, des creusages de canaux et coulisses, etc.

Ils possédaient, à quelques minutes de la propriété Vercel, une petite maison avec deux poses de terre et un petit jardin. Victor, avec un travail non interrompu et une grande économie, était parvenu à capitaliser chaque année une petite somme qui allait toujours en grossissant. Son ambition bien légitime était de parvenir à ajouter quelques lopins de terre à ceux qu'il possédait déjà, et agrandir sa maison ; d'avoir quelques vaches à son écurie, du blé à réduire au grenier, des légumes à mettre à la cave et du lait à porter à la fromagerie.

Voisin des Vercel, il avait souvent été demandé par eux pour aider aux travaux de la campagne.

Souvent aussi il était venu leur faire visite, passer la soirée au coin de l'âtre rustique, près duquel la vie de famille se conservait beaucoup mieux qu'aujourd'hui au milieu de la fumée de la pinte et des joyeux propos du café.

C'est là qu'était née, comme on le comprend, son inclination pour la fille de ses hôtes, inclina-

tion qui se justifiait d'autant plus qu'elle était entièrement partagée par Élise Vercel.

Le père Vercel était un homme loyal, honnête, rond en affaires, mais parfois entêté. Lui aussi avait commencé comme Victor. D'abord domestique, il était parvenu à une position moyenne, la meilleure peut-être de toutes, et relativement aisée. Il possédait un domaine pour l'hivernage de quatre vaches, franc, avec tous les accessoires. Il aimait et estimait Victor, comme étant un homme soigneux, un travailleur actif et consciencieux. Il n'avait rien fait pour empêcher l'inclination des deux jeunes gens. Au contraire, il en avait paru satisfait. Tout paraissait aller selon les vœux des deux amants, lorsque tout à coup, peu de jours avant la scène qui précède, il manifesta son mécontentement et son intention de s'opposer à ce mariage.

Le père d'Élise était de cette école qui estime la propriété du sol comme la chose capitale, la seule qui doive réellement compter. Boileau a dit : « Un homme sans argent est un peu moins que rien. » Vercel, lui, disait ou tout au moins pensait : Si un homme sans un domaine est un plus que rien, il n'est cependant pas grand'chose. Malgré cela, il n'aurait pas refusé sa fille au jeune ouvrier campa-

gnard qui avait sa confiance, sans une circonstance imprévue.

Il avait, quelques semaines auparavant, vendu une vache à un jeune homme, fils unique d'un grand propriétaire habitant un village des environs. Cet individu, qui eut ainsi l'occasion de venir chez les Vercel et de faire leur connaissance, s'était montré très-aimable envers Élise. Il avait fait quelques visites dès lors et manifesté des intentions non équivoques, du moins dans l'opinion de Vercel, d'épouser un jour sa fille. Cette circonstance le fit réfléchir. La perspective de voir son Élise devenir la femme de l'héritier du plus beau domaine de la contrée, était toute puissante et concluante pour lui. Toute autre considération était de second ordre. Victor Villaret avec toutes ses qualités, l'amour de sa fille, tout fut oublié.

Telle fut la cause de la brusque décision qui vint jeter le désespoir dans le cœur des deux jeunes gens.

Il y en a toujours eu, et il y en aura toujours des amants malheureux.

Depuis que la belle Pandore a jeté sur notre pauvre globe le contenu de sa boîte fatale, on a vu sans cesse le temple de l'Hyménée fermé aux mortels qui ne peuvent pas brûler de l'encens sur

l'autel de Plutus. Dans tous les temps et dans tous les pays, les poètes, les romanciers, ont raconté dans toutes les langues et sur tous les tons les amours malheureuses.

C'est suivre un chemin bien battu et vouloir moissonner dans un champ où tant d'autres ont déjà glané, mais il faut être vrai, et notre héros, pour ne s'appeler ni Tircis, ni Saint-Preux, pour avoir moins de gloire que le classique amant de Julie, ne mérite pas moins quelques sympathies du lecteur.

CHAPITRE IV

UN AMANT MALHEUREUX

Victor sortit désespéré. Il suivait, chancelant, la mort dans l'âme, le petit sentier qui conduisait à sa demeure. Sa mère, elle aussi, était occupée à son rouet, à ce meuble du bon vieux temps, délaissé aujourd'hui et qui bientôt, ne se verra plus que dans les musées d'histoire.

Et pourtant que de scènes de la famille se sont passées autour de la quenouille antique ! Que de doux souvenirs se rattachent au rouet de l'aïeule ! Il nous rappelle notre jeunesse et nous reporte à travers des âges qui nous ont devancés. Il nous rappelle ces nombreuses générations qui ont passé, comme nous passerons bientôt, sans laisser peut-être d'aussi simples et d'aussi durables souvenirs.

Pour Victor, c'était l'emblème du tranquille bonheur, au coin du modeste foyer où il avait

grandi. Il y rentrait toujours avec joie ; pour la première fois peut-être, il y rapportait, avec lui un cœur gros de chagrin. Pâle, haletant, il se jeta sur une chaise, et, la figure dans les mains, les yeux humides, raconta à sa mère ses malheurs et ses déceptions.

La bonne femme, qui avait l'expérience de la vie et savait qu'un fils de bonne maison était venu quelquefois chez les Vercel, prévoyait un peu ce dénouement. Elle prodigua à son fils toutes les consolations que le cœur d'une mère peut imaginer. Elle lui parla de la religion et chercha à verser un peu de baume dans cette âme ulcérée.

Victor se coucha, mais il ne put dormir ; la perte de la fille qu'il aimait, ses chères illusions évanouies, ses espérances détruites, tout cela lui était affreux. Des rêves absurdes lui roulèrent par la tête ; il savait qu'il avait un rival qui devait son triomphe à sa fortune. Pour la première fois, sa pauvreté lui parut humiliante. Il songea aux moyens de gagner de l'argent pour acheter un beau domaine. Élise attendrait bien. Il conçut cent projets et bâtit cinquante châteaux en Espagne. Le matin, cependant, il était un peu plus calme ; une idée fixe le dominait : un plan était arrêté.

Il n'alla pas comme d'habitude à son ouvrage journalier. Il s'approcha furtivement de la maison Vercel, et, caché derrière les arbres, il parut observer ce qui se passait dans les environs. Était-ce Élise qu'il cherchait ? Sans doute que la jeune fille n'était pas absente de sa pensée ; mais il poursuivait un autre but. Après plusieurs heures d'attente, il vit sortir un homme de la maison. C'était Jean Lemaître. Le colporteur, son sac sur l'épaule, son bâton à la main, prenait d'un pas monotone la direction de Genève. Victor le suivit en se glissant comme une ombre derrière les haies et à travers les arbres. À quelque distance, il prit les devants et vint attendre l'hôte mystérieux des Vercel sur la route qu'il devait parcourir.

Jean Lemaître fut surpris de cette rencontre inattendue ; il porta instinctivement les mains à son sac, comme pour le préserver, et, s'arrêtant court, il considéra le jeune homme d'un air d'étonnement et de compassion.

— Il faut avouer, Victor, que je ne m'attendais pas à vous rencontrer, lui dit-il.

— Et moi, au contraire, je suis venu pour vous voir, et suis heureux de vous rencontrer.

— Qu'est-ce qu'il y a à votre service ? répondit le colporteur, toujours plus surpris.

— Hélas ! Monsieur Jean, répondit le jeune homme en baissant les yeux, vous savez ce qui s'est passé hier soir. Je suis bien malheureux, et vous pouvez peut-être me rendre un grand service.

— Je me suis trouvé, en effet, le témoin bien involontaire de votre entretien. Vous êtes jeune, il y a de l'espoir, les choses s'arrangeront, vous verrez, ne vous découragez pas. Le père Vercel a eu tort, il est entêté, je le lui ai dit encore ce matin. Je voudrais bien pouvoir vous aider ; mais je ne sais trop en quoi le pauvre Jean Lemaître pourrait vous être utile ?

Le colporteur, qui se sentait mal à l'aise, reprit sa route. Victor se mit à marcher à côté de lui, en continuant la conversation.

— Très-utile, Monsieur Jean. Vous pouvez sauver mon avenir et peut-être ma vie. Je ne suis malheureux que parce que j'ai un rival plus riche que moi. On a beau répéter sans cesse que la pauvreté n'est pas un vice, mais c'est, en tous cas, un bien vilain défaut. Je l'ai supportée jusqu'à maintenant sans me plaindre, mais elle me devient odieuse, depuis qu'elle rompt mes liens d'amour et brise mes espérances. Ah ! si je n'étais pas le pauvre Victor Villaret, si j'avais un domaine à offrir, j'aurais les sympathies du père Vercel et serais

le gendre préféré ! Ah ! si je pouvais gagner rapidement de l'argent, je réussirais encore.

Le jeune homme se tut en fixant Lemaître d'un air interrogateur. Celui-ci répondit après un silence de quelques minutes :

— Sans doute, ami Victor, que dans les conjonctures où vous vous trouvez, la possession d'une petite fortune vous arrangerait beaucoup ; mais puisque vous ne l'avez pas, il vous faut faire comme bien d'autres, vous en consoler et prendre votre parti. Avec du courage et de la patience, vous pourrez réparer les oublis de la fortune et trouver quand même le bonheur.

— De la patience, du courage, reprit Victor avec impétuosité, ce sont de belles choses ; mais en attendant. Élise deviendra la femme de cette grosse courtine de Nathalis. Je n'ai pas de temps à perdre. Je veux mon Élise, et pour cela il me faut un moyen de gagner de l'argent. Vous, Monsieur Lemaître, vous pouvez me mettre sur la voie.

Le colporteur, toujours plus étonné, répondit :

— Je voudrais de grand cœur vous être utile, mais encore une fois, je ne comprends pas en quoi je puis vous aider à vous procurer le domaine objet de votre ambition.

— Je sais que vous évitez de paraître ce que vous êtes réellement, et que sous le nom emprunté de Jean Lemaître le colporteur, vous êtes riche et cousu d'or. Je ne crois pas tout ce que l'on raconte des mineurs, mais je sais que, possesseur de secrets, vous creusez l'or dans les riches mines de la Dent de Vaulion, que vous connaissez les moyens de trouver les trésors enfouis dans le sein de la terre.

Ces paroles furent débitées d'une voix fébrile et saccadée. Reprenant un ton plus calme, Victor continua :

— Ah ! il vous serait facile de me confier une partie de ces secrets qui seraient bien gardés, et sans vous gêner de me mettre sur le chemin du bonheur. Quel service vous me rendriez et quelle reconnaissance nous vous devrions, Élise et moi !

Jean Lemaître parut cette fois en proie à une agitation puissante, que son flegme ordinaire et son imperturbable sang-froid ne parvenaient pas à surmonter. Il répondit en continuant de marcher et sans lever les yeux :

— Je vois, Victor, que vous partagez les préjugés et les erreurs populaires sur les trésors cachés et sur les mines des montagnes du pays. D'abord, vous me dites mineur sans en être certain. Je ne

suis bien, en effet, que le pauvre Jean Lemaître, qui s'en va comme colporteur vendre des graines de jardin dans les vallées du Jura. Il y a loin de cela au mineur cousu d'or, tel que votre imagination se plaît à me représenter.

— Je comprends, Monsieur Jean, que vous devez garder l'incognito et éviter d'attirer sur vous l'attention, mais cela n'est pas nécessaire ici entre nous ; mon père a travaillé aux mines de la Dent, et ma mère m'a souvent parlé de vous. Chaque année, je le sais, vous vous en allez, comme aujourd'hui, avec un sac rempli de richesses. Je ne vous demande pas vos secrets ; je vous prie seulement de me prendre avec vous ou de m'indiquer un filon où je puisse récolter de quoi acheter un domaine et épouser Élise.

— Vos souvenirs d'enfance vous trompent. Vous ajoutez trop facilement foi à des bruits publics faux ou exagérés. Non, mon ami, je n'ai pas les poches pleines d'or comme vous le croyez, ni les moyens de vous enrichir. Croyez-moi, reprenez votre travail journalier et ordinaire, laissez les trésors et les mines à ces imaginations exaltées qui exaltent les autres.

Jean Lemaître hâtait le pas et semblait pressé de finir une conversation qui visiblement lui était désagréable.

Victor le suivait, les yeux fixés sur les siens, la poitrine haletante, attendant chacune de ses paroles comme un homme près de se noyer cherche encore à se retenir à un frêle roseau. Il interrogeait, priait, se recommandait, comme un diplomate habile qui veut découvrir un secret d'État. Jean, de son côté, se tenait sur la défensive, éluant les questions qui l'embarrassaient. Il affirmait ne rien savoir, mais sa défense, quoique habile, était faible et aiguillonnait plutôt la curiosité de son interlocuteur.

Ils avaient dépassé Versoix et approchaient de Genthod. Ils étaient fatigués et s'arrêtèrent un moment. Jean alluma sa pipe et s'assit sur son sac. Son compagnon se plaça à côté de lui. Le jeune homme était pâle et agité par un mouvement presque fiévreux :

— De grâce, Monsieur Jean, répétait-il, aidez-moi à me procurer un peu d'or, beaucoup d'or, pour pouvoir épouser Élise.

Et prenant sa figure dans ses mains, il se mit à pleurer.

Jean Lemaître le considérait d'un air où, sous une indifférence apparente, perçait une profonde commisération. Sous cette rude écorce battait un cœur sensible. Le vieux colporteur était gagné par l'émotion ; il était vaincu.

Après quelques secondes d'hésitation, il se tourna vers Victor et lui dit :

— Votre désespoir me touche, jeune homme, et à défaut de l'or que je ne puis vous fournir, je veux vous faire les confidences que vous désirez et essayer de vous donner quelques conseils.

La figure de Victor passa aussitôt comme par enchantement de la tristesse la plus profonde à la joie la plus vive.

Tel est le pouvoir de l'espérance, que cet avenir, que peu d'instantes auparavant il entrevoyait si sombre et si triste, lui apparut déjà souriant et heureux.

CHAPITRE V

LES CONFIDENCES

Maître Jean exhala lentement quelques longues bouffées de sa pipe, après quoi il adressa au jeune homme le discours suivant :

— Eh bien, oui, ami Victor, je suis un ancien mineur ; mais, si votre perspicacité vous a fait deviner juste sur mon métier, elle vous a singulièrement trompé sur ma position réelle. Il y a, en effet, plus de vingt ans que, chaque année, je vais six ou sept mois aux mines de la Dent de Vaulion. Je ne puis pas dire que je n'y ai rien gagné. Cependant, si ces filons aurifères avaient seulement la centième partie de la valeur que la crédulité populaire leur attribue, je ne parcourrais plus le pays, un bâton à la main et un lourd sac sur les épaules. Vous me croyez cousu d'or, eh bien ! je m'en vais commencer par vous faire voir les richesses que je porte.

Le mineur s'interrompt, délia son sac et, plongeant la main dans l'intérieur, fit voir le contenu aux yeux impatients du jeune homme. C'était une terre noirâtre, paraissant mélangée de cristaux brillants.

Après un moment de silence et après avoir soigneusement relié son sac, Jean continua d'un ton sérieux et un peu ironique :

— Croyez-vous, ami Victor, qu'avec cela vous pourriez acheter un domaine et satisfaire aux exigences du père Vercel ? Et pourtant c'est le résultat de plusieurs mois de travail. Et quel travail ! Voyager sans cesse à travers des parois de rochers à pic ; risquer à chaque instant d'être précipité à quelques centaines de pieds au-dessous de soi. S'isoler du monde entier pendant des mois. La pioche à la main, travailler tout le jour et une partie des nuits dans les profondes crevasses de la montagne ; coucher dans quelque hutte ou sur le dur plancher d'un chalet. Et combien en ai-je vu qui, après tout cela, s'en retournaient plus pauvres qu'ils n'étaient venus ! Si, moi, j'y ai été aussi longtemps, si j'y ai gagné ma vie avec peine, c'est tout simplement un secret dont je n'ai jamais fait part à personne, mais que je veux bien vous communi-

quer, si je peux compter sur votre entière discrétion.

— Vous pouvez y compter, s'empressa de dire Victor.

Le mineur continua :

— Peu habitué à la manière dont les choses se passent, vous ignorez sans doute qu'il se forme des sociétés de capitalistes. Ils mettent en commun leur argent pour des spéculations dans le but de le faire valoir : les uns pour le commerce des denrées coloniales, d'autres pour les fromages, pour les bois, etc. Une, entre autres, existe depuis longtemps, ayant pour but la recherche des mines de toutes sortes et leur exploitation. C'est de celle-là que je veux vous parler. Je suis l'agent mineur de cette compagnie. Une assez longue expérience que j'ai faite des travaux des mines, l'habitude des lieux et quelques connaissances géologiques acquises par la pratique, m'ont mérité l'honneur de leur confiance. Je travaille pour leur compte à la recherche de cette riche mine, que l'on suppose exister dans l'intérieur de la montagne. Je leur apporte chaque année un ou plusieurs sacs semblables à celui-ci. Ce sont des minerais, qui, par leur nature, paraissent contenir de l'or ou tout au moins annoncer les approches d'un filon. Ils sont

soumis à une analyse. Quel en est le résultat ? Quels sont les bénéfices que réalisent mes patrons ? je l'ignore. Ils me payent le prix convenu pour mon travail ; je ne puis et ne dois rien dire de plus. Voilà donc, jeune homme, le secret de ma position qui fait tant de jaloux. Tout simple qu'il est, vous ne pouvez l'imiter. Vous ne pouvez faire ce que je fais, et, le pussiez-vous, la richesse ne vous arriverait pas aussi rapidement que vous le pensez.

Victor, qui avait écouté avec une grande attention, restait pensif et ne répondit pas.

Le mineur continua après un moment de silence :

— Maintenant, mon ami, il vous reste après cela la perspective d'entreprendre des fouilles pour votre propre compte. Il y a beaucoup d'individus qui y ont travaillé et y travaillent encore à ce titre. J'ignore s'ils ont réussi. Mon opinion cependant est formée depuis longtemps. Malgré celle des géologues qui assurent que les gisements aurifères n'existent pas dans les calcaires jurassiques, je crois à l'existence de riches filons dans l'intérieur de la Dent. Toutes les fouilles que j'ai faites m'ont confirmé dans cette hypothèse. On peut réussir à trouver ces filons, mais je ne vous engage pas à les

chercher. Réfléchissez-y. Si cependant vous voulez en courir la chance, je vous donnerai quelques renseignements qui vous seront nécessaires et même indispensables.

Le mineur se tut, et bientôt après se leva pour partir.

Victor resta silencieux et absorbé dans ses pensées, paraissant visiblement préoccupé. Les confidences de maître Jean ne répondaient pas d'une manière complète aux idées qu'il s'était formées et à son impatience. Cependant, l'existence probable de ces mines, dont la découverte comblerait tous ses vœux, dominait son esprit. Le mystère donne une grande valeur aux choses incertaines et l'inconnu excite le désir de la possession. Ce dernier sentiment devait l'emporter chez le jeune homme et étouffer tout ce que les conseils du mineur pouvaient avoir de bon.

Ce dernier se remit en route. Victor l'accompagna encore en l'accablant de questions jusqu'à Genthod, où ils s'arrêtèrent de nouveau dans une petite auberge. Victor voulut continuer la conversation interrompue, mais Jean mit le doigt sur la bouche en signe de silence.

CHAPITRE VI

LES DERNIERS CONSEILS

Après s'être restaurés de quelques verres de petit blanc et d'un morceau de pain et de fromage, nos voyageurs continuèrent leur route. Jean essaya de faire comprendre à son compagnon qu'il ne devait pas venir plus loin, mais ce fut inutile. Le jeune homme s'attacha de nouveau à ses pas comme son ombre, le questionnant toujours. Le mineur, quoique très-ennuyé, y répondait avec patience.

— Je ne vous conseille pas de vous faire mineur, dit-il plusieurs fois à Victor. La vie de l'homme qui cherche des trésors est anormale et irrégulière. Le mineur est un être à part, qui vit en dehors de la société, s'entourant d'une espèce de mystère. Vous trouverez d'autres mineurs ; mais là, chacun vit pour soi, évitant de se confier à son voisin et même à son ami. Vous serez cependant obligé d'avoir quelques relations avec eux. Il est bon que

vous soyez initié un peu à leurs mœurs et à leurs habitudes. Un intrus qui vient s'établir dans ce qu'ils envisagent être de leur domaine, est d'ordinaire mal reçu et exposé à des désagréments. Mettez-vous en rapport avec un nommé Bézat, qui y travaille depuis trente ans. Il vous espionnera, évitera votre présence, se cachera même. Dites-lui seulement bonne veine et bon vent. C'est une espèce de mot de passe. Il vous répondra : le vent tourne, la veine se redresse ; ajoutez à cela quelques mots, dont je vous donnerai la formule, et dites-lui que vous venez de la part de Gros Buffle. C'est le nom sous lequel je suis connu à la Dent ; car, il faut vous le dire aussi, le mineur consommé change son nom, son pays et quelquefois même sa langue. Alors Bézat entrera en relations avec vous. Il est très-superstitieux, vous pouvez ne pas ajouter foi à tout ce qu'il vous dira, mais vous devez feindre de le croire et ne jamais avoir l'air de douter des vieilles traditions des mineurs.

Jean tira de sa poche un papier qu'il donna à Victor en disant :

— Voici un plan qui pourra peut-être vous servir. Sa possession a été depuis longtemps un objet d'envie de tous ceux qui travaillent à la recherche

de la mine. Je crois que vous devez de préférence chercher entre le rocher de l'Ours et celui du Lion.

Victor écoutait tous ces détails avec avidité, mit avec empressement le papier dans sa poche et adressa encore une question.

— Connaissez-vous le Diable de Mollens ? On dit qu'il découvre les trésors cachés.

Cette fois Jean, redressant sa grande taille, dit au jeune homme en le fixant d'un air sévère :

— Je vous ai dit que je suis mineur, mais non pas que je suis en relations avec le Diable, pas plus avec celui de Mollens qu'avec les autres. Cependant, si vous tenez beaucoup à faire sa connaissance, je puis vous faciliter cette démarche.

Le mineur écrivit quelques lignes, les donna à Victor en murmurant : Un motif pourrait m'engager à vous y faire aller. C'est pour vous apprendre comment on exploite les simples et se moque des sots.

Il était tard dans l'après-midi, nos héros approchaient de Genève et durent enfin se séparer. Victor salua affectueusement son compagnon, le remercia et reprit la direction de Coppet.

Sombre et préoccupé, il marcha d'un pas rapide. Des pensées nombreuses et confuses se pressaient

à son cerveau. Il se rappelait bien ses anciennes habitudes d'ordre et d'économie. Les bons principes que sa mère lui avait enseignés n'étaient pas encore oubliés. Les bons conseils du mineur résonnaient encore à son oreille et le rendaient fort indécis. L'idée de renoncer à ses projets aventureux prenait par moment le dessus, mais la perspective des richesses qu'il pourrait découvrir le dominait bientôt de nouveau. Jean, pensait-il, ne m'a pas tout dit. Il m'a caché bien des choses. Je finirai bien par découvrir le secret et trouver cette fameuse et riche mine.

Ces dispositions étaient puissamment stimulées par les traditions de famille. Son père avait été ouvrier mineur. Le souvenir confus de ces récits revenait à la mémoire du jeune homme.

Telle est la puissance de l'éducation. Les premières impressions de la tendre jeunesse décident souvent du sort de la vie.

Le démon de l'argent, qui a déjà tant cueilli de lauriers, devait cette fois encore, la curiosité s'en mêlant, remporter la victoire.

Victor éprouva quelques battements de cœur en passant près de la maison Vercel ; néanmoins, il rentra chez lui avec des projets mûris et arrêtés pour l'avenir.

CHAPITRE VII

LA RÉALITÉ

Jean Lemaître, continuant son chemin, s'arrêta aux Pâquis, à une petite distance de Genève. Là, il attendit une heure avancée de la nuit, sortit sans être remarqué, se glissa furtivement par un sentier particulier à travers les remparts, échappant ainsi à la police de l'octroi. Il traversa le pont de l'Île, gagna les rues basses, disparut dans une petite rue latérale et vint frapper à une porte de modeste apparence.

Un homme vint ouvrir.

— Ah ! c'est vous, Jean. Bonsoir. Je vous attendais. Entrez donc.

— Bonsoir, Monsieur Narbonnet. C'est moi, en effet ; me voici, enfin.

Ils entrèrent dans une chambre confortable et bien meublée. Le mineur s'assit de l'air d'un homme heureux d'être arrivé au but désiré.

— Comment, cela va-t-il ? Avez-vous fait de bonnes affaires ces derniers mois ? dit l'hôte.

— Bonnes ! bonnes ! Vous savez que c'est difficile, c'est un rude métier. Je suis allé plus profond encore que les autres années, et espère avoir trouvé quelque chose d'assez bon. J'apporte des échantillons choisis avec soin. Vous verrez ce qu'on en peut faire.

— Nous les analyserons et nous vous réglerons.

— Cela ne presse pas.

— Si, en attendant, nous buvions un verre ?

— Cela presserait davantage.

Une magnifique carafe de vin pétillant du Midi arriva bientôt. Les deux interlocuteurs s'entretenaient longtemps des mines, des espérances de gain, des chances bonnes ou mauvaises, etc.

— Est-ce donc vrai, Jean, disait l'hôte, que vous nous quittez et ne voulez pas retourner l'année prochaine ?

— Oui, j'y suis décidé.

— Et pourtant nous sommes contents de vous, vous avez l'air de l'être de nous ; nous vous payons bien...

— Oh ! je ne me plains de rien, bien au contraire ; mais vous comprenez que c'est un rude métier que celui de passer une partie de sa vie séquestré du reste du monde dans les fentes des rochers, vivant d'un peu de pain et de fromage, risquant à chaque pas de rouler dans d'affreux précipices ou d'être écrasé par un éboulis. Passe encore quand on est jeune, mais cela ne va plus après la cinquantaine.

— Je comprends très-bien que c'est pénible et que vous désirez un peu de repos ; mais vous savez que nous avons suivi cette affaire ensemble et qu'il est à désirer que nous la terminions aussi ensemble. Nous espérons arriver bientôt au résultat cherché, et ce n'est pas le moment de renoncer à nos espérances.

— C'est vrai, Monsieur Narbonnet. Vous connaissez mon opinion sur ces mines. Il n'y a peut-être pas ce que l'on a cru d'abord ; cependant, il y a quelque chose à faire. Il faut du temps, de la patience, et surtout de l'argent. Il n'y a qu'une Société puissante, comme celle pour laquelle nous travaillons, qui puisse arriver à un résultat. Tout individu isolé y mangera son luminaire et y perdra son latin.

La conversation continua tout en vidant quelques verres. Jean Lemaître, qui se mettait de bonne humeur, ajouta :

— Vous ne connaissez pas un des motifs qui me font renoncer à aller travailler à ces mines ? C'est la réputation que, sans le vouloir, je commence à posséder dans les localités voisines de la Dent de Vaulion. J'avais pris le nom de Gros Buffle ; je me suis constamment tenu à l'écart ; j'ai fait mon ouvrage sans m'occuper des autres, et cependant on s'est occupé beaucoup de moi. Gros Buffle est maintenant un personnage extraordinaire. On se dit à l'oreille que, d'accord avec le Diable, j'ai trouvé la fameuse mine et emporte des sacs de lingots d'or tout pur ; que je possède le Grand Albert, et je ne sais quelles autres absurdités.

— Oh ! mais êtes-vous un homme à vous préoccuper de ces choses-là ? À votre place, je les laisserais dire et faire.

— Je les laisse bien tous, le Diable aussi. Je désire seulement ne jamais le tirer par la queue.

Un accès de gaîté interrompit le mineur. Quand les rires eurent cessé, il reprit :

— Je regrette cependant que des hommes à l'aide de mon nom se trompent eux-mêmes et en trompent d'autres. Bien des fois on m'a demandé

des explications et prié de vendre mon secret ou mon plan. Car tous les mineurs sont persuadés qu'il faut un plan et que je possède le meilleur. C'est à qui pourrait se procurer le plan du Gros Buffle. Dans le but de me débarrasser des plus importuns, j'en avait fait une espèce. C'était un plan qui ne pouvait pas apprendre à d'autres ce que je ne savais pas moi-même, ni faire trouver dans la Dent ce qu'il n'y a pas. Après y avoir réfléchi, j'avais pris le parti de ne le donner à personne, croyant mal agir de tromper des crédules. Mais je l'ai perdu un soir en traversant les marais de Sagne Wagnart ; il paraît qu'il a été trouvé par des individus à la recherche de trésors et qui ont cru être en possession d'une pièce d'une haute valeur. Aujourd'hui encore, un jeune homme qui a des malheurs d'amour, m'a suivi et sollicité de lui confier mon secret et de le mettre sur le chemin de la fortune. J'aurais voulu lui être utile ; dans ce but je lui ai donné tous les bons conseils en mon pouvoir. Ensuite, il a tant pleuré et tant insisté, que je lui ai remis un nouvel exemplaire de ce plan avec l'espoir qu'il ne s'en servira jamais. En un mot, il est temps pour moi de me retirer. Je crois que cela finira par m'attirer quelque mésaventure. Cependant, je n'abandonne pas l'entreprise. J'enverrai de bons ouvriers et surveillerai encore la chose.

La conversation continua très-animée, et les deux interlocuteurs se séparèrent très-tard dans la nuit.

CHAPITRE VIII

LE SERVANT

Un mois plus tard, un jeune homme, vêtu d'une blouse et coiffé d'une casquette en drap brun, arrivait à la nuit close au village de B***. Il entra à l'auberge de commune, s'assit à l'écart des autres chalands et se fit servir une chopine de vin. Plusieurs heures se passèrent, l'étranger ne bougea pas ; il était pensif et paraissait attendre quelqu'un.

L'aubergiste, dont la curiosité était mise à l'épreuve, lui adressa plusieurs questions :

— Vous venez sans doute pour acheter des vaches ; elles renchérissent ; vous n'en trouverez pas facilement ?

— Non, je ne viens pas pour acheter des vaches.

— Peut-être que vous êtes amodieur. Si je ne me trompe, c'est vous qui tenez les Amburnex.

— Non, vous faites erreur. Je viens de Chésereux et vais à Cossonay. Je me suis arrêté ici pour une commission.

Dix heures avaient sonné, lorsqu'un homme entra dans la chambre à boire ; après avoir jeté un coup d'œil autour de la salle, il s'adressa à l'étranger :

— C'est vous qui êtes M. Bertin.

— Oui.

Ils échangèrent quelques paroles à voix basse, après quoi ils sortirent.

Ils se dirigèrent, en évitant d'être vus, de l'autre côté du village, où ils entrèrent dans une grange.

Un individu les attendait. C'était un homme de taille plutôt petite que grande, maigre, à la figure mince et intelligente, au regard perçant. Son nom était Butti, et son surnom le Diable de Mollens.

Il salua l'étranger en lui disant :

— C'est vous qui vous appelez Bertin et qui désirez me voir ?

— Oui, Monsieur.

— J'ai regretté de ne pas me trouver à la maison quand vous avez passé à Mollens ; mais nous pourrions causer ici.

Prenant l'étranger à part, il ajouta à voix basse :

— Mais qui vous a parlé de moi, et que me voulez-vous ?

— C'est Gros Buffle qui m'a dit que vous pourriez me rendre le service dont j'ai besoin, répondit Bertin, en tendant un billet à Butti.

Celui-ci mit le papier dans sa poche sans le regarder, et ajouta :

— Je connais un peu Gros Buffle, c'est un malin celui-là ; il a trouvé des masses d'or à la Dent de Vaultion. Je verrai un peu plus tard de quoi il s'agit.

Ils échangèrent encore quelques paroles à voix basse, après quoi, satisfait, paraît-il, de son homme, Butti vint rejoindre le propriétaire, bon campagnard en habit de milaine, à la chevelure grisonnante, et lui demanda à voir son bétail.

Ils entrèrent à l'étable ; le paysan, sa lanterne munie d'un *cruézu*, le suit comme son ombre. Notre magicien examine attentivement les vaches au nombre de quatre, avec deux génisses et un veau ; il leur tâte les cornes, les membres, regarde les yeux, la langue, etc. Il ne découvre aucune trace de maladie ; seulement elles sont un peu maigres. Il questionna le propriétaire, qui se plai-

gnit surtout que depuis quelque temps ses vaches maigrissaient et diminuaient de lait.

Butti secoua la tête, fit le tour de l'étable en examinant tous les coins et recoins, tandis que le paysan suivait tous ses mouvements d'un air curieux et inquiet. Cette inspection terminée, notre homme, croisant les bras, s'adressa au propriétaire d'un air grave et mystérieux :

— Vous avez raison, ami Pierre, ça ne va pas par là ; vos vaches n'ont pas de maladie déclarée, c'est là la difficulté ; elles sont sous le poids d'un sort qu'un servant qui vous veut du mal leur a jeté. Nous allons voir.

Le sorcier ôta son bonnet de laine et le posa sur la croupe de la première vache, en prononçant des paroles incompréhensibles. L'animal, impatienté, se mit à ruer et envoya le couvre-chef dans la boue. Butti le ramassa, et dit d'un air solennel :

— Ceci devient sérieux ; je m'y attendais ; s'il ne s'agissait que du décroît, par exemple, une prière pourrait le guérir. Il y a aussi des formules pour faire passer les ventrées ; mais ici, nous avons affaire à un servant. J'essayerai de le chasser de la maison ; mais c'est difficile, ça coûtera.

Puis après avoir paru un moment absorbé dans de profondes réflexions, il dit à maître Pierre :

— Il faut un réchaud, ou, à défaut, une vieille marmite peut servir ; il faut aussi une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis XV.

— Une de Louis XVI ne pourrait pas servir ?

— Hum ! À défaut de l'une on tâchera de faire avec l'autre. Cependant, il est important qu'elle soit de Louis XV.

Pendant que son homme allait exécuter ses ordres, le sorcier s'informa plusieurs fois si une personne qu'il attendait, n'arrivait pas. Bientôt, enfin, un homme apparut sur le seuil de la porte.

Bertin reconnut celui qui lui avait servi de guide.

— Te voilà, Jeannot ; tout est-il en règle ?

— Oui, répond celui-ci, qui portait quelque chose de flasque sous sa blouse, en échangeant un regard d'intelligence avec le meige, qui dit :

— Bon, nous pourrons commencer.

Pierre revint avec les objets demandés. La pièce fut trouvée admissible et la marmite pouvait servir.

Butti fit alors ses préparatifs pour la conjuration. Il envoya Jeannot sur le fenil, avec ordre de frapper fort sur le tas de foin avec une gaule. Bertin et Pierre pouvaient rester sur la porte, mais ils devaient se tourner contre la paroi, dans une im-

mobilité complète, en récitant toutes les prières qu'ils pouvaient savoir.

Le sorcier plaça la marmite au milieu de l'étable, y versa une poudre à laquelle il mit le feu, d'où s'exhala bientôt une épaisse fumée, accompagnée d'une forte odeur de soufre.

Tout en faisant cela, le sorcier récitait à voix basse des paroles mystérieuses. Insensiblement, il s'anima. À sa main était une baguette magique, faite avec une branche de coudrier, cueillie à minuit en lune rousse, avec laquelle il faisait des signes cabalistiques. Se tournant successivement vers les quatre points cardinaux, il faisait force grimaces et récitait des phrases auxquelles personne ne comprenait rien, mais qui devaient être terribles ; car il paraissait en proie à une vive agitation. Au bout de cinq minutes environ de cet exorcisme, quelques cris rauques et sauvages se firent entendre sur le fenil.

— Le voilà, cria Jeannot, qui avait continué de frapper avec sa gaule.

Au même instant, une ombre noire ressemblant assez à un quadrupède, sauta de la grange en grondant, et disparut dans la rue avec la rapidité de la flèche.

— En effet, je l'ai vu, s'écria le propriétaire, qui rentra d'un air effaré et tremblant ; il ressemble à un chat.

— Cela est possible, dit le sorcier, feignant une profonde émotion ; les servants prennent toute espèce de forme, surtout quand ils se sentent poursuivis par une force supérieure à la leur.

Après une courte pause, il ajouta en poussant un long soupir :

— En tous cas, ami Pierre, c'est encore bien allé, mais ce n'est pas sans peine ; il faut encore une pièce.

Le paysan tendit lentement ce qu'on lui demandait. Butti la mit dans sa poche sans trop se préoccuper cette fois de l'effigie, puis il ajouta :

— Maintenant vous serez débarrassé des servants et votre bétail ira bien. Il vous faut seulement bien le soigner ; donnez-lui du bon foin et assez, vous verrez qu'il se remontera vite et que le lait reviendra.

Après cela, le sorcier se retira, suivi de sa troupe et accompagné des remerciements du propriétaire. Avant de se séparer, Bertin lui demanda quand il pourrait le consulter.

— J'ai à faire demain, dit-il, mais cela ne fait rien ; venez le soir entre onze heures et minuit, nous pourrons nous parler.

Là-dessus, il s'éloigna.

Jeannot voulut accompagner Bertin et, malgré l'heure avancée, ils purent encore boire bouteille. La police de notre pays a toujours été très-arrangeante en pareil cas. L'aide sorcier, d'un air qui eût pu paraître équivoque, loua Bertin de s'être adressé à un homme aussi capable que le Diable de Mollens.

— Vous avez pu voir, continua-t-il, qu'il est très-instruit, mais vous verrez des choses bien plus surprenantes encore. Il emploie peu de remèdes ; il sait surtout combattre les charmes et les sorts que certaines personnes peuvent jeter sur le bétail de leurs ennemis. L'autre jour, il fut demandé ici, au village, pour une étable où depuis longtemps il y avait des bêtes malades sans qu'on pût en connaître la cause. Il ne fut pas longtemps à chercher. Après avoir prononcé quelques conjurations, fait quelques signes symboliques et après avoir examiné partout, il demanda une pioche. Il se mit à creuser et trouva bientôt dessous une crèche un paquet d'herbages, cause de tout le mal.

Je l'ai vu aussi une fois, continua Jeannot après une pose, chez un particulier de G***, à qui depuis longtemps il périssait des veaux. Butti découvrit tout de suite qu'un voisin malveillant, qu'il ne voulut pas nommer, avait jeté un sort sur cette écurie. Quelques personnes doutant de la chose, il voulut leur en donner la preuve. Il fit apporter dans un endroit, à l'écart du village, un tas de branches de bois et y mit le feu. Il prononça quelques mots magiques et jeta quelques herbages dans les flammes. Aussitôt on entendit sortir du brasier des voix terribles, pareilles au beuglement des jeunes veaux. Voilà, dit-il, les bêtes qu'on vous a fait périr. Il mit des paquets d'herbage sous les crèches, et depuis lors les veaux sont bien allés.

La conversation roula très-tard sur le même sujet, après quoi Jeannot se retira en laissant à Bertin le soin de payer l'écot.

CHAPITRE IX

LA CONFESSION FORCÉE

Quoique rentré à Mollens à une heure très-avancée de la nuit, Butti s'était levé d'assez bon matin.

Une partie de la matinée fut employée dans sa cuisine à divers préparatifs et à mettre en ordre ce qu'on pourrait appeler son laboratoire, lequel consistait en quelques baguettes de coudrier, quelques herbages, dont une partie était mise en petits paquets et le reste jeté pour être cuit dans une marmite. Dans un coin était un tas de bouteilles, la plupart vides. Des chaînes, deux ou trois vieilles lanternes et trois magnifiques chats noirs composaient son outillage et suffisaient à l'accomplissement de tant de grandes choses.

Pendant la matinée, un homme entra après avoir discrètement frappé à la porte. C'était un individu jeune encore et de bonne mine. Après les

salutations d'usage, il commença avec le sorcier et à voix basse, une conversation longue et importante, dont la conclusion était que l'inconnu croyait à l'existence d'un trésor dans le bois de Fermens ; mais, pour le découvrir, il avait besoin des conseils du sorcier. Celui-ci, avec l'aplomb et le sang-froid d'un docteur émérite, lui adressa un grand nombre de questions, à la suite desquelles il conclut comme suit, d'un ton sentencieux :

— L'affaire est importante, mais elle est délicate ; le trésor existe, je le sais ; je pourrais bien vous dire la place, mais il est sans doute gardé par quelque esprit infernal, qu'il faut essayer de mettre de notre côté. C'est là le plus difficile, car ces esprits sont méchants. Toutefois, j'essayerai. Pour cela, venez ce soir entre onze heures et minuit ; mais il vous faut mettre vos habits militaires et votre sabre. Puis, se reprenant après une pose, il ajouta :

— Il faut aussi une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis XV.

L'inconnu ne manqua pas. À l'heure indiquée, il se présentait chez le sorcier en grande tenue de grenadier d'autrefois ; les belles épaulettes rouges, le shako antique avec le gros pompon, et par des-

sus tout la croisée blanche, que les règlements fédéraux n'avaient pas encore abolie.

Butti ralluma le feu du foyer, d'où s'éleva bientôt une fumée épaisse ; donnant à la crémaillère le mouvement de pendule, il dit au grenadier :

— Pour voir si vous pouvez conjurer le Diable qui garde le trésor, il faut que vous puissiez enfiler votre sabre dans la boucle de cette crémaillère pendant qu'elle est en mouvement.

Notre homme dégaina son arme et se mit en devoir de tenter l'aventure. Le sorcier continua d'agiter la crémaillère en récitant des phrases mystérieuses. Étouffé par la fumée que Butti entretenait à dessein, le grenadier essayait inutilement d'enfiler la boucle. Après dix minutes environ de ce travail fatigant et presque suffoqué, il s'arrêta. Le sorcier, qui le considérait d'un regard scrutateur, lui dit :

— Cela m'étonne, c'est un mauvais présage ; si vous ne pouvez pas réussir, il faut que vous ayez commis quelque grave péché. Vous aurez sans doute volé quelque chose ?

Le patient était en proie à une vive terreur. Il assura tout d'abord ne jamais avoir volé ; mais, pressé de questions, il avoua que, quelques années auparavant, il avait volé un mouton.

— Je m'en doutais, ajouta le sorcier d'un ton sévère ; sans cela, vous auriez pu enfiler la boucle. Il faut, pour le moment, renoncer à apaiser le Diable. Nous verrons plus tard.

Notre grenadier, effrayé et confondu, remit son sabre dans le fourreau, gagna la porte et s'éloigna plus furtivement encore qu'il n'était venu.

Pendant l'opération, un homme était entré sans bruit dans la cuisine ; c'était Bertin. Butti qui, avec intention, avait laissé la porte ouverte, feignit ne pas s'être aperçu de sa présence. S'adressant à l'étranger :

— Ah ! je vous avais totalement oublié. Qu'y a-t-il donc à votre service ?

L'individu que nous avons vu déjà sous le nom de Bertin paraissait visiblement embarrassé sous le regard perçant du sorcier.

— J'ai... j'ai entendu beaucoup parler de vous, dit-il. J'aurais besoin de vos services, et suis venu pour vous consulter.

— Cela dépend de quoi il s'agit et quel genre de service vous voulez me demander ?

— Vous passez pour avoir beaucoup de connaissances, pour trouver les trésors cachés et connaître où il y a des mines d'or. Je vous payerai

bien, si vous pouvez m'indiquer un endroit où je pourrais chercher avec chance de succès.

Le sorcier continuant de fixer son interlocuteur, reprit :

— Hum ! Vous désirez faire fortune ? c'est un désir assez naturel et qui existe chez beaucoup de personnes. Par le temps qui court, des petits sacs de jaunets peuvent rendre service ; mais il faut que vous ayez des motifs particuliers pour tenter la démarche que vous faites.

Probablement pour faire aboutir un mariage empêché ?

Le jeune homme rougit et baissa les yeux. Butti sourit malicieusement et dit :

— Peu importe, après tout.

Ensuite il adressa plusieurs questions à Bertin ; sur sa position, sa famille, ses projets, etc. Celui-ci répondit de manière à satisfaire son interlocuteur, tout en cachant ce qui lui plaisait de la vérité.

Butti ajouta :

— Il est nécessaire que vous me disiez toute la vérité ; je la saurai bien, du reste. Toute tentative de trouver un trésor n'aboutirait pas autrement. Il suffit d'un mensonge pour faire manquer tout à fait l'entreprise.

Après une pause, il continua d'un ton sentencieux :

— Ce que vous me demandez est très-difficile. Il faut d'abord que je puisse compter sur votre discrétion entière et complète.

— Vous pouvez y compter.

— Maintenant, écoutez : Je connais un riche trésor caché ici, près du village. Un grand nombre de demandes m'ont été faites à ce sujet, et depuis deux mois je renvoie de tenter l'épreuve, les circonstances n'étant pas favorables. Ce trésor est gardé par le Diable. Pour réussir, il faut le conjurer et l'apaiser, ce qui est très-difficile ; car, si on ne réussit pas, il se fâche et entraîne le trésor plus profond encore. Ces jours-ci, les circonstances paraissent devenues propices ; nous voulons essayer demain soir. Il faut une nuit sombre et une lune rousse. Venez à onze heures et demie au bois de l'Étramble, et, au coup de minuit, nous commencerons. Les autres amateurs se préparent depuis plusieurs mois et ont subi diverses épreuves préparatoires nécessaires. On essaiera de vous en dispenser. N'oubliez pas qu'il faut un écu de Brabant enveloppé dans un sac de toile, puis quelques bouteilles de vin et quelque chose de bon à man-

ger. Le Diable est très-difficile, ce n'est que comme cela qu'on peut l'apaiser.

La chose convenue, le sorcier donna encore quelques explications, et le visiteur se retira.

CHAPITRE X

UNE PREMIÈRE DÉSILLUSION

À proximité du joli village de Mollens, du côté du Nord-Est, est un mamelon formé d'un terrain de moraine, contenant des filons de sable calcaire. Du côté d'Orient, ce mamelon se termine par une pente abrupte, recouverte de broussailles et d'arbustes. Au pied du bois est une source intermittente qui, à l'époque des grandes eaux, fait mouvoir une petite scierie. C'est là que le Diable de Mollens avait établi le champ de ses évocations et donné rendez-vous à ses fidèles clients.

Bertin fut exact à l'heure ; d'autres individus arrivèrent au nombre d'une douzaine, de différents côtés, en se glissant comme des ombres. C'étaient des crédules qui venaient avec l'espoir qu'une puissance surnaturelle remplirait leurs poches d'or et les dispenserait pour l'avenir de l'obligation d'un travail légitime. Ils se figuraient que le

Diable, qui habite de préférence les bourses vides, allait complaisamment remplir les leurs.

Le sorcier parut, bientôt, lui aussi ; il fit la reconnaissance de ses hommes. Chacun lui remit le vin et les autres choses destinées à mettre de bonne humeur le prince des ténèbres, avec le petit sac contenant l'écu de Brabant.

Il leur adressa à tous des conseils, des recommandations, et les plaça dans l'intérieur du bois, à quelque distance les uns des autres. Il leur expliqua qu'il avait bon espoir, mais que cependant il ne pouvait rien garantir. Pour le cas où le Diable ne pourrait être apaisé, ils devraient, lorsqu'ils les avertirait, se sauver rapidement. En attendant, ils ne devaient pas bouger et garder le silence le plus complet.

L'horloge de Mollens avait à peine sonné le dernier coup de minuit, que maître Butti alluma quelques bougies, qu'il plaça sur le sol de manière à éclairer l'entrée d'une ouverture dans la terre, assez grande pour laisser le passage à un homme. Sur le bord de cette entrée il plaça les présents apportés par les amateurs de trésors, et commença ses exorcismes et ses conjurations.

Il se tournait successivement aux quatre vents des cieux, agitait une baguette en décrivant des

signes symboliques, il récitait des invocations dans une langue connue seulement sans doute des habitants des rives du Styx.

Après une demi-heure environ de cette pantomime, les témoins de cette scène purent voir un mouvement se produire dans le trou de la mine. À la lueur des bougies, ils virent apparaître à l'ouverture une forme humaine, mais dont la tête était ornée de deux énormes cornes. Il n'y avait pas à en douter, c'était Lucifer en personne. Il s'avança un peu, jeta un coup d'œil sur les offrandes des crédules ; puis avec une démarche calme et digne, comme il convient à une puissance aussi redoutable, il se retira à reculons et disparut de nouveau dans la galerie souterraine.

L'exorciste, qui pendant cette apparition était resté immobile en tenant sa baguette élevée, recommença alors de nouveau ses conjurations. Il élevait graduellement la voix et semblait agité par une force surnaturelle ; sa figure se contractait par d'étranges grimaces. Après dix minutes de cet exercice, fixant l'entrée de la mine, il exécuta une pirouette prodigieuse, et se mit à crier d'une voix caverneuse et stridente :

— Le Diable est en colère, il ne peut être conjuré ; sauvez-vous !

Au même instant, des feux surnaturels apparurent sur plusieurs points de la forêt ; des bruits de chaînes et de fer se firent entendre.

Les témoins de cette scène étrange en avaient suivi tous les détails et attendaient la conclusion avec une indéfinissable impatience.

Aux cris poussés par le sorcier, ils s'enfuirent tous au pas de course, franchissant les halliers et les buissons, affolés de terreur.

Bertin s'enfuit comme les autres. Cependant, il éprouvait quelques doutes. Tandis que ses compagnons disparaissaient au loin comme les fugitifs de Sodome, sans oser regarder derrière eux, il ralentit sa marche et regarda du côté opposé ; n'apercevant rien de dangereux, il s'arrêta tout à fait et écouta.

Tout était calme dans la nature. Quelques sons de voix et quelques rires étouffés parvinrent seuls de l'intérieur du petit bois, témoin quelques minutes auparavant de l'effroi causé par Satan.

Il s'approcha, et se glissant à pas de loup à travers les buissons, il découvrit bientôt notre opérateur qui, entouré de ses affidés, parmi lesquels il reconnut maître Jeannot, buvaient gaîment les ofrandes faites au gardien du trésor et s'amusaient

aux dépens des pauvres crédules, assez sots pour s'y laisser prendre.

Notre héros, suffisamment renseigné, s'esquiva comme il était venu, prit la grande route et s'éloigna rapidement, comme le corbeau de La Fontaine :

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

CHAPITRE XI

LE DIABLE DE MOLLENS

Avant de faire comme Bertin et de quitter pour ne pas y revenir ce personnage dont le nom est mêlé aux superstitions populaires du passé, nous devons en dire quelques mots encore.

Son nom véritable était Butti, pauvre chef de famille, d'origine vaudoise, habitant le joli village de Mollens.

Dans sa jeunesse, il avait servi quelques années dans les régiments suisses, sous Louis XVI, où il s'était fait remarquer par ses tours de ruse et d'adresse. C'était un homme d'assez chétive apparence, sans instruction, ne sachant même ni lire, ni écrire. Par conséquent, il n'avait pu étudier ni le Grand Grimoire, ni la Clavicule de Salomon. Il indiquait aux autres des trésors cachés, mais jamais il n'en découvrit point pour lui. Il mourut pauvre comme il avait vécu.

À côté de cela, doué de certains avantages physiques, d'une grande agilité, bon mime, très-habile à faire des tours d'adresse, sachant à l'occasion amuser le public par ses grimaces et ses jongleries, il était parvenu, sans y penser peut-être au début, à attirer l'attention des habitants de la contrée. C'était, en un mot, un homme qui, placé dans des conditions favorables, aurait fait son chemin comme acrobate, jongleur, physicien, ou comme paillasse sur un grand théâtre. Il aurait mieux réussi qu'à Mollens, mais peut-être aussi qu'il aurait acquis moins de gloire. Connaissant un peu les soins à donner au bétail, ou tout au moins faisant croire qu'il les connaissait, il se fit *meige*. Aidé de beaucoup de finesse, d'une grande présence d'esprit et surtout de beaucoup de toupet, qualité par excellence et indispensable à celui qui veut tromper son semblable pour vivre à ses dépens, il réussit assez bien et s'attira rapidement une grande clientèle et son nom de Diable de Mollens.

Il exploitait du sable et pour cela il avait creusé une galerie souterraine assez longue. Encouragé par ses faciles succès, il fit croire à quelques crédules qu'il cherchait de l'or. La chose ayant réussi, on vient de voir le parti qu'il en sut tirer.

Il est inutile de démontrer longuement au lecteur que toutes ces évocations n'étaient que des jongleries, assez grossières, mais suffisantes cependant pour tromper des gens crédules, à l'imagination frappée. C'est ainsi que, aidé d'un acolyte, le servant qu'il avait chassé n'était autre chose qu'un chat noir, apporté et effrayé pour les besoins de la cause. Le beuglement des veaux était une scène de ventriloque. Comme tous les *meiges*, il savait cacher des paquets d'herbages dans les manches de ses vêtements et feindre de les trouver sous les crèches des vaches ou ailleurs, etc., etc.

La scène que nous avons décrite au chapitre précédent n'était non plus qu'une grossière mystification, faite avec l'aide de quelques affidés. Un individu, coiffé d'un bonnet orné de deux cornes de bouc, représentait le diable. D'autres allumaient quelques paquets d'étoupes et, agitant des chaînes, produisaient ce vacarme infernal qui glaça de terreur les chercheurs de jaunets.

C'est, en somme, à quoi se résumaient les histoires de magie, sorciers, revenants, philtres, chercheurs de trésors, etc. Si, avant de donner dans des pièges aussi grossiers, toute personne voulait examiner d'un œil impartial et sans prévention le fond des choses, elle verrait que les causes ne sont

pas dignes des effets et aurait pitié de sa propre faiblesse. Les meiges se taisent devant ceux qui n'ont pas foi en eux. Jamais on ne les a entendus se plaindre de la perte de leur clientèle et de l'abandon où les laisse la société moderne. Les morts ne sont plus sortis de leur tombe depuis qu'on ne croit plus aux revenants. Le pouvoir des sorciers et des maléfices a cessé avec la croyance populaire qui les entretenait.

Tel était donc l'homme appelé le Diable de Molens, qui, il y a un demi-siècle à peine, s'est acquis une certaine célébrité et a su exploiter la crédulité publique.

Il est bon d'ajouter que les quelques faits qui précèdent sont loin d'être exagérés. Il s'en est passé beaucoup d'autres, d'un caractère plus grave, qui ne seront jamais divulgués.

Ainsi, par exemple, pendant plusieurs mois qui précédèrent la scène racontée au chapitre qui précède, les crédules furent soumis ou plutôt se soumirent volontairement, en vue d'avoir le trésor, à un grand nombre d'épreuves que le lecteur croirait à peine, mais que la morale publique et les convenances envers quelques familles obligent à laisser dans l'oubli.

Que conclure de ces faits, si ce n'est que la superstition est une des grandes faiblesses de notre nature. Au lieu de travailler à la recherche de la vérité ; au lieu d'apprendre à connaître la grandeur de ce Dieu qui l'a créé, qui l'enveloppe de sa toute-puissance d'une manière si visible et si manifeste, l'homme courbé sous le poids de l'ignorance et des préjugés devient un être passif et tremblant, à la merci d'influences occultes, qui ne sont une puissance que parce qu'elles sont inconnues et mystérieuses.

Disons, pour terminer, que lors de la scène du Bois de l'Étreuble, un autre amateur de trésors que Bertin s'étant, au moment de la fuite, pris les jambes dans des broussailles, se blessa en tombant, et dut rester, malgré lui, témoin des suites de l'aventure. Il se trouva assez rapproché pour qu'après le premier moment de terreur passé, il put entendre Butti et ses complices faire bonne chère et rire aux dépens des pauvres dupes. Quand il put rejoindre ses compagnons, il leur raconta ce qu'il avait vu et entendu. Ceux-ci, vexés, déposèrent une plainte contre le prétendu sorcier. Un procès assez long et très-original se déroula devant le tribunal d'Aubonne.

Butti, condamné comme escroc, vit diminuer l'auréole de sa gloire ; néanmoins, il conserva un reste de prestige et eut encore l'occasion de faire quelques dupes.

Hâtons-nous de le dire, les temps sont changés ; grâce aux progrès de l'instruction, ces superstitions d'un autre âge ont disparu de chez nous.

Aujourd'hui, un diable quelconque, vint-il directement des rives du noir Cocyte, ne ferait plus si bon marché de la bonne foi de nos braves campagnards.

CHAPITRE XII

LES ÉPOISATS

Le voyageur qui part de Vallorbes pour se rendre à la Vallée de Joux, quitte bientôt le riant et pittoresque vallon où coule l'Orbe, pour suivre une route montueuse, resserrée entre deux côtes rapides, recouvertes d'épaisses forêts de sapin.

Après une demi-heure de marche, l'aspect change ; la gorge s'élargit, laissant voir dans sa partie supérieure quelques prés verdoyants et quelques champs cultivés, appelés Sagne Wagnart.

Là, la nature se fait voir dans toute sa grandeur, et nous présente un des sites les plus imposants et les plus pittoresques du Jura. À gauche, se dresse la Dent de Vaulion avec ses parois verticales, sur les rebords desquels végètent quelques sapins étiolés, ses déchirures, ses pointes saillantes et ses éboulis, comme une pyramide gigantesque qui rappelle les cataclysme de notre globe et son his-

toire ancienne. Sur les talus et les pentes abruptes de la route se développe la riche et sauvage végétation des forêts, des magnifiques touffes de spireas, des géraniums, des renoncules aux couleurs variées, mélangées à la fleur des veuves. La lychnide étale ses pétales pourprés à côté de la valériane qui dresse sa longue tige entre les blocs de rochers.

Au fond du ravin coule un petit ruisseau, qui tarit presque complètement par la sécheresse et devient impétueux par les orages et les pluies. Ce ruisseau, qui roule de cascade en cascade et a donné son nom à la localité, s'appelle Les Époisats. Le voyageur, préoccupé seulement des beautés visibles de la nature, ne voit autre chose qu'une eau limpide, avec laquelle il aime à se désaltérer. Pour d'autres passants, aux idées plus métalliques que poétiques, ce ruisseau présente un haut intérêt. Presque aussi célèbre que le Pactole antique, ses eaux roulent des paillettes d'or ; d'où ils concluent d'une manière irréfutable qu'il existe dans l'intérieur de la montagne des dépôts considérables de ce métal.

Ce qu'il y a d'un peu certain, c'est que, en effet, on aurait trouvé autrefois dans le lit de ce torrent quelques-unes de ces paillettes, provenant sans

doute des moraines supérieures dont il charrie des débris. Résulte-t-il de ce fait que la célèbre montagne renferme dans son sein de riches gisements aurifères ? Les minéralogistes répondent non ! Les mineurs assurent oui ! Je laisserai, pour ma part, trancher la question à de plus savants. Ce qui est prouvé, c'est que, depuis bien des siècles, ces mines prétendues ou réelles ont grisé bien des imaginations.

Levade nous dit dans son intéressant dictionnaire :

« Au sommet de cette montagne (la Dent) se trouve une esplanade d'environ cinquante toises de largeur. On voit près de là une espèce de puits, ouvert jadis par des mineurs qui y descendaient à l'aide de plusieurs boucles de fer scellées dans le rocher et qui en rapportaient des marcassites qu'ils prenaient pour de la mine d'or, trompés par l'apparence de leur couleur ; ces pyrites pouvaient en contenir des particules, comme cela se voit souvent et singulièrement à Mucaragna, au pied du Mont-Rose ; mais elles rendent si peu d'or, que

les frais d'exploitation en absorbent presque le bénéfice¹. »

Suivant une tradition, au milieu du XIII^{me} siècle, c'est-à-dire à une époque où le lac des Forêts (Lac de Joux) et les montagnes voisines étaient presque inconnues et habitées seulement par quelques moines, des mineurs creusaient déjà sur la Dent de Vaulion. Ce même puits, ces mêmes chaînes pour y descendre existaient alors. La chronique de l'époque ajoute :

« Peu de personnes osent s'y hasarder, crainte des esprits qui gardent cette mine. Le peuple croit que chaque nuit de Saint-Michel, sept fantômes, dont le chef s'appelle Grabelieux, montés à rebours sur des sangliers, dont la queue leur sert de bride, grimpent la montagne et disparaissent dans le puits. C'est probablement un bruit inventé et accrédité par les mineurs, afin d'éviter les concurrents et de garder la mine pour eux². »

¹ Levade, dictionnaire historique du canton de Vaud, page 327.

² Philippe Bridel, pasteur. *Le Sauvage du Lac d'Arnon*, page 98.

Grabelioux et sa troupe équestre ont depuis longtemps quitté ces parages, mais ce qui n'a pas disparu avec eux, ce sont les croyances populaires au sujet de ces mines. Jusqu'à aujourd'hui, des hommes ont été constamment à la recherche de cet or, cause de tant de bien et de beaucoup plus de mal encore.

Tous les coins et recoins de cette montagne célèbre ont été fouillés. Toutes les parties les moins accessibles ont été explorées, partout la pioche des mineurs a sondé le sol et cherché la mystérieuse entrée de ces immenses trésors plus mystérieux encore.

Combien de ces hommes ont vu leurs vœux réalisés et leur imagination satisfaite ? Beaucoup ne disent rien. Quelques-uns avouent n'avoir rien trouvé, mais ils croient que d'autres, plus heureux, se sont retirés avec une fortune qu'ils ne veulent pas avouer. Ces derniers seuls pourraient nous apprendre la vérité.

Vers le milieu du mois d'avril qui suivit les événements racontés aux chapitres précédents, les dernières taches de neige allaient disparaître sous les rayons d'un soleil ardent. Les pâquerettes, les crocus et les primevères commençaient à entrou-

vrir leur calice. Dans les bois, la grive, le pinson et le merle chantaient le réveil de la nature.

De bonne heure, un homme cheminait le long de la route des Époisats. Il était jeune, de taille moyenne, proprement habillé et portait une blouse par dessus ses vêtements. Il avait un sac de voyage à l'épaule et un long bâton ferré à la main.

D'où venait-il ? Où allait-il ? Il eût été difficile de le dire. Il suivait d'abord la direction de Vallorbes, puis revenait sur ses pas et s'arrêtait souvent. Il considérait attentivement, les rochers de la Dent comme quelqu'un qui cherche à reconnaître quelque chose. Son attention était aussi fixée sur la route ; chaque fois qu'il apercevait un passant, il se cachait dans le bois. Il cherchait évidemment à n'être vu de personne. Après plusieurs heures de cet examen, il quitta la route et se mit à gravir la pente opposée, cherchant les points de vue élevés, d'où il pût, comme d'un observatoire, considérer les rochers en face de lui.

Vers le milieu du jour, il s'assit un moment, mangea un morceau de pain qu'il tira de son sac, après quoi il se remit en marche. Il descendit le ravin, traversa la route, gravit la pente opposée et s'approcha des rochers de la Dent. On eut pu le voir, à travers les blocs éboulés, observer avec une

attention minutieuse les parois et les fissures, comme pour y chercher un point de repère. La nuit seule put le décider à quitter ces lieux et à prendre la direction de la Vallée.

CHAPITRE XIII

LA DENT DE VAULION

Le lendemain de bonne heure, le même personnage reprenait de nouveau le chemin de la montagne ; mais cette fois dans la direction de la sommité. Il gravit les pâturages en pente, en décrivant des contours et observant les lieux sur son passage. Il arriva ainsi sur la pointe de cette montagne, d'une altitude de 1498 mètres. On y jouit d'un horizon immense et d'un magnifique panorama sur les Alpes sourcilleuses de la Savoie et du Valais, sur le noir Jura et une partie de la Franche-Comté. On voit aussi les gras pâturages du Mont-d'Or, Yverdon et les plaines vaudoises, la Vallée de Joux avec ses lacs tranquilles, ses hameaux et ses forêts, les cimes verdoyantes de la Dôle et du Mont-Tendre, celles plus pittoresques du Suchet et de l'Aiguille de Baume. Aux pieds de rochers effrayants s'élève le charmant village de Vallorbes et serpente la rivière qui lui a donné son nom.

Tout cela n'attirait que bien peu l'attention de notre touriste. Un papier noirci à la main, il se mit à reconnaître les lieux. Après quelques recherches, il découvrit les ruines d'un ancien bâtiment appelé le Signal. Se dirigeant du côté de bise, il trouva un creux fait de main d'homme, mais peu profond. Une sonde y avait été faite récemment. De là, il suivit le dessus de la paroi verticale des rochers jusqu'à un petit passage, où un homme pouvait difficilement descendre en prenant bien des précautions. Il descendit en observant attentivement les rochers, les crevasses et tous les détails du terrain. Cela fait, il remonta péniblement et chercha ailleurs. On eût pu le voir tantôt descendre suspendu aux branches des arbrisseaux au-dessus de profondeurs effrayantes ; tantôt marchant le long d'une corniche étroite, d'où le moindre faux-pas l'eût précipité de quelques centaines de pieds de hauteur.

Pendant qu'il était occupé à l'examen attentif d'une roche, il ne remarqua pas en face de lui, de l'autre côté d'une espèce de dévaloir ou chable, une ouverture d'où sortait la tête d'un homme qui examinait tous ses mouvements. Quand notre investigateur se fut éloigné, le mystérieux observateur sortit avec de grandes précautions de son trou, et, après s'être bien assuré qu'il ne pouvait

être vu, il boucha hermétiquement avec de grosses pierres le trou qui lui avait donné passage, et mit de la mousse sur les pierres afin de rendre la place méconnaissable. Cela fait, il s'éloigna, marchant à reculons, en effaçant à mesure les traces que ses pas auraient pu laisser sur les lichens et la mousse.

Le jeune homme, de son côté, continua ses périlleuses recherches jusqu'au soir. Il revint le lendemain et le surlendemain, cherchant toujours, examinant partout, s'exposant maintes fois à de grands dangers. Il n'avait aperçu aucun être humain et se croyait seul ; il se trompait : le mystérieux observateur du premier jour, qui connaissait les lieux mieux que lui, avait pu le suivre dans toutes ses recherches et observer toutes ses démarches.

Pendant l'après-midi du troisième jour, le jeune homme arriva près d'un chalet où il avait passé plusieurs fois. Il était fatigué, s'assit, et examina de nouveau ce papier que si souvent déjà il avait sorti de sa poche. Après une demi-heure de réflexion, on eût pu l'entendre dire à voix basse en branlant la tête. C'est bien cela ; c'est bien cela. De ce côté doit être le rocher du Lion, de celui-là celui du Cheval. Il se leva et se mit de nouveau à chercher. Il arriva à un endroit où l'on voyait des tas de

pierres remuées par la main des hommes ; à côté était un ancien creux, en partie comblé, mais qui dans l'origine avait dû être grand et profond.

— C'est le creux Malherbe, murmura le jeune homme. Cherchons maintenant du côté de la petite combe en face. Il continua de s'avancer et atteignit de nouveau la grande paroi verticale. Une pointe saillante s'apercevait à sa gauche ; il s'élança dans cette direction. À côté de cette petite pointe existait une dépression assez large pour permettre à un homme de passer. Là, il examina de nouveau avec une minutieuse attention, cherchant à découvrir un indice, une marque quelconque. Il était près d'abandonner ses recherches, lorsque, en levant une touffe de mousse, il découvrit une croix tracée depuis longtemps contre le rocher avec de la craie rouge.

Notre héros poussa une exclamation de joie. C'était enfin ce qu'il cherchait. Sans perdre une minute il commença à descendre le petit passage, mais il dut bientôt s'arrêter. Au-dessous de lui était une esplanade où un homme pouvait se tenir à l'aise, mais la difficulté était d'y arriver. Il fallait descendre une pente trop raide, où il n'était pas possible de poser les pieds ; mais le jeune homme avait tout prévu. Il sortit une corde de sa poche, la

fixa à la tige d'un arbrisseau ; alors, la prenant des deux mains, il se laissa rapidement glisser et arriva sur un replat d'environ dix mètres de surface. Il découvrit contre le rocher, en face, une seconde croix rouge. Cela indiquait qu'il devait chercher à gauche. Il fallait pour cela se diriger de nouveau en descendant sur une saillie étroite.

Notre héros n'hésite pas, s'accrochant aux broussailles, aux anfractuosités des roches, il arrive à l'entrée de ce qu'on appelle une faille.

Enfin, il atteignait le but de ses recherches. Il s'assit un moment, haletant et couvert de sueur. Alors seulement il considéra le lieu où il se trouvait. Au-dessous de lui, un rocher à pic de quelques centaines de pieds. Au-dessus, le même rocher s'avancait en forme de demi-voûte et le cachait complètement. Un étroit rebord, où un chamois aurait à peine osé s'aventurer, le liait seul au reste du monde.

Cette position eût pu donner le vertige, mais notre héros se sentait invulnérable à la peur. Il avait trouvé ce qu'il cherchait avec tant de persistance. Un sentiment de bonheur et de contentement l'occupait seul.

Au bout d'une demi-heure de repos, il reprit le passage dangereux par où il était venu, et regagna, non sans peine, le dessus des rochers.

CHAPITRE XIV

LA RENCONTRE

De retour sur le plateau supérieur de la montagne, le jeune homme éprouva un sentiment de bien-être. Il se sentait en lieu sûr et respirait à son aise ; l'air lui paraissait plus pur et le soleil plus radieux.

Il avait à peine tourné la pointe de rochers, qu'il se trouva face à face avec un homme inconnu, le premier qu'il rencontrait dans ces lieux solitaires et sauvages. C'était le même personnage qui, le premier jour, l'avait aperçu et avait épié toutes ses démarches. Cet étranger, qui feignit de se rencontrer par hasard dans ce lieu, d'un âge douteux, pouvait avoir cinquante-cinq ans. Il portait une blouse râpée, des habits passablement usés et un chapeau en feutre qui paraissait avoir été gris autrefois. Sa barbe en désordre, ses cheveux négligés et toute sa personne indiquaient que la propreté n'était pas sa vertu dominante. Il fumait dans un

brûlot *culotté*, en observant attentivement le jeune homme.

Celui-ci parut vivement contrarié. Cette rencontre si naturelle et si simple en apparence le préoccupait. Ces deux hommes se regardèrent un moment, comme deux chats qui se trouvent à l'affût de la même proie, mais c'était trop tard pour reculer. Le jeune homme, prenant un air d'indifférence, dit à l'inconnu :

— Il fait beau se promener aujourd'hui.

— Hum ! répond celui-ci. Pendant l'été, il vient beaucoup de promeneurs sur la Dent, mais à cette saison on y rencontre rarement du monde.

— C'est la première fois que j'y viens. Ayant eu à faire à La Vallée, j'ai été curieux de venir jouir de la belle vue, et comme je ne connaissais pas les chemins, je me suis égaré et ai failli me précipiter en bas les rochers. C'est bien beau et bien pittoresque.

— Hein ! Vous dites Pistoréque, comment ?

— Pittoresque, monsieur. C'est un terme poétique.

— Ouf ! En voici encore un plus diable que l'autre ; mais je crois que monsieur est amené ici par d'autres motifs que la belle vue.

— Quel autre motif, croyez-vous, pourrait m'amener sur la Dent ?

— Hum ! Hum ! On ne parcourt pas comme ça les rochers trois jours de suite pour ce que vous appelez les beaux sites. Monsieur cherche un filon de mine.

L'étranger ralluma son brûle-gueule en fixant sur son interlocuteur ses yeux gris d'un air un peu narquois. Le jeune homme était fort embarrassé. Le sentiment qu'un témoin invisible avait suivi ses pas et épié ses démarches lui était extrêmement désagréable. Cependant, après y avoir réfléchi quelques secondes, il pensa qu'il pourrait peut-être tirer parti de cette circonstance, il répondit :

— Chercher la mine, c'est bon, je crois, pour ceux qui ont certaines connaissances, mais pour des étrangers c'est bien difficile. Si toutefois mine il y a. Je crois encore que toutes ces histoires sont des contes bleus.

— Des contes bleus, dit l'inconnu, en branlant la tête. Il y a des contes, sans doute, mais il y a aussi des choses qu'il n'est pas donné à tout le monde de connaître. Je crois que monsieur en sait plus long qu'il ne veut le laisser voir.

— Et qu'est-ce donc qui vous fait penser que je connais quelque chose à ces fameuses mines ?

— Parce que je vous ai vu examiner avec soin autour du rocher de l'Ours et de celui du Cheval. C'est là qu'on prétend qu'est le bon filon. Vous n'auriez pas pu y chercher, si vous n'aviez pas un plan ou tout au moins des indications.

Le jeune homme parut de plus en plus surpris. Lui qui croyait être venu à la Dent à l'insu de tout le monde, se voyait découvert et observé par un inconnu.

La conversation continua sur le même ton, c'est-à-dire que chacun des deux la dirigeait de manière à savoir le plus possible de son interlocuteur et ne rien dire de lui-même. Le jeune homme, qui commençait à deviner à qui il avait affaire, dit :

— Je crois que vous en connaissez beaucoup plus que vous n'en avez l'air, et qu'il y a longtemps que vous travaillez aux mines.

— J'y ai travaillé quelque peu, en effet.

— Êtes-vous de ce pays ?

— Non, je suis Fribourgeois.

— C'est bien vous qui vous appelez Bezat. Je vous souhaite bonne veine et bon vent.

À ces mots, l'inconnu releva la tête et fixa son interlocuteur en disant :

— Le vent tourne, la mine se redresse ! Mais d'où connaissez-vous mon nom, et qui diable peut vous avoir parlé de moi ?

Le jeune homme le fixa à son tour et ajouta lentement, en accentuant bien chaque syllabe :

— *Philosophias cratis.*

À l'ouïe de ces mots magiques, l'inconnu fit un bond, comme s'il eût été mu par un mouvement galvanique.

Le jeune homme ajouta :

— *Matique, philosophella, planetiqua.*

Cette fois l'inconnu ôta son chapeau et salua le jeune homme avec tous les signes du plus profond respect, en disant :

— Je pensais bien que monsieur cherchait la mine et avait des connaissances à ce sujet ; mais oserais-je vous demander qui vous êtes et comment vous me connaissez ?

— Je m'appelle Géquan et suis Savoyard. Gros Buffle m'a parlé de vous.

— Ah ! vous connaissez Gros Buffle, c'en est un qui connaît la bonne mine. Il emporte chaque année un grand sac de feuilles d'or et possède maintenant une grande fortune. Il a un plan qui est le meilleur de tous. Bien des gens donneraient beau-

coup pour le posséder. J'ai vu que vous teniez un papier, c'est sans doute l'Enchiridion ou le Cosmopolite ?

— Gros Buffle m'a dit que je ferais bien de m'adresser à vous, que vous êtes un homme discret et que nous pourrions peut-être nous aider.

— Sans doute, puisque vous connaissez *philosophias cratis*, je n'ai rien à vous refuser ; mais sans doute que vous descendez au Pont ?

— Oui, si vous voulez m'accompagner, nous causerons en route.

L'invitation acceptée sans aucune difficulté, nos deux hommes, que nous désignerons désormais par les noms qu'ils se donnent eux-mêmes, se mirent à descendre la pente gazonnée de la montagne.

CHAPITRE XV

BEZAT

Tel était un des hommes qui ont laissé le souvenir de leur passage à la Dent de Vaulion.

Qui était-il réellement ? D'où venait-il ? Personne, peut-être, à part lui, ne l'a jamais su. Ce qu'on sait, c'est qu'après avoir travaillé pendant près d'un demi-siècle à fouiller les fissures de la montagne, il s'en est allé, on ne sait où, aussi ignorant, aussi crasseux, et, en apparence du moins, aussi pauvre qu'il était venu. Quelques personnes, croyant être mieux renseignées, prétendent qu'il a emporté de grandes richesses.

Cette fortune, fort contestable, que personne n'a ni vue, ni comptée, eût-elle existé, elle ne devrait pas provoquer l'envie, ni engager qui que ce soit à suivre les traces de maître Bezat. En effet, quel est l'homme qui, doué d'un peu de sagesse, veuille consacrer les trois quarts et plus de sa vie, séques-

tré du monde, sur les rochers sauvages de la Dent de Vaulion ? Se condamner volontairement à la rude et triste vie des mineurs, pour s'en aller mourir dans un coin solitaire et inconnu de la terre, un sac d'or pour oreiller. Si seulement une main amie lui élevait un humble mausolée dans le modeste cimetière de son village. Si seulement un souvenir de reconnaissance s'attachait à sa mémoire ; mais l'oubli et l'indifférence sont le seul partage de ces hommes qui ont usé de la vie comme si elle devait durer toujours, et fait un dieu de ce métal que l'on est convenu d'appeler de l'or.

Les mineurs des temps anciens avaient une foi beaucoup plus robuste encore que ceux d'aujourd'hui. Ils croyaient aux Farfadets, que leur imagination leur faisait voir, dansant au clair de la lune, sur les bords des rochers. Des troupes de Lutins venaient, pendant les orages et les sombres nuits, les harceler et les taquiner. De temps en temps, on voyait sur le sommet de la montagne des sorcières faisant la *chetta*, c'est-à-dire dansant avec un manche à balais autour d'un cercle magique, en compagnie d'un grand bouc noir et d'une troupe de démons de même couleur. Des gnomes et des nains sortaient du sein de la terre et venaient aussi prendre part à ces sabbats infernaux. Le Diable en personne habitait lui-même le fond

de la mine et entraînait le trésor toujours plus profond devant les mineurs, quand ceux-ci n'avaient pas su l'apaiser par le sacrifice d'un bélier noir, ou par des évocations puisées dans le Grand Albert.

Bezat feignait de n'être plus de cette école. Cependant, il avait conservé des superstitions d'autrefois beaucoup plus qu'il ne voulait l'avouer.

Le soleil était déjà couché sur le village du Pont, sur son lac, ses coteaux verdoyants et ses côtes rocheuses, lorsque nos deux hommes y arrivèrent, et nous les retrouvons dans une petite pinte, attablés seuls à l'écart, vidant un demi-pot, suivant l'usage ordinaire et antique des Vaudois et de bien d'autres peuples.

Ils s'entretenaient à demi-voix et se questionnaient l'un l'autre sur la mine. Bezat, de bonne humeur, disait de temps en temps :

— Quand j'ai vu que vous saviez *Matique philosophias*, j'ai pensé tout de suite que vous étiez un homme instruit.

Puis, devenant communicatif, il se mit à raconter plusieurs épisodes de la vie des mineurs.

— On ne peut, ajoutait-il, douter des riches mines qui sont à la Dent ; autrement, comment expliquer les fortunes rapides qu'ont faites

quelques hommes, s'ils n'avaient pas trouvé le bon filon ? Il est assez prouvé que le gouvernement de Berne le connaissait et qu'il en a tiré ce fameux trésor que les Français ont emporté lors de la prise de leur ville ; car les dîmes et les autres impôts étaient tous pour les baillis.

Il y a du côté du Golet une grande faille très-profonde ; on y a trouvé des tampons de bois à une grande profondeur, où des Bâlois ont travaillé. C'est là, paraît-il, que les riches maisons de cette ville ont commencé leur fortune. Je crois, cependant, que le véritable filon est plus près du rocher de l'Ours.

Le mineur, après une pause, ralluma sa pipe et continua :

— Pour cela, il faut aussi avoir de la chance ; moi, je n'en ai jamais eu. Au commencement que j'étais ici, je fus demandé pour conduire un monsieur Lyonnais sur le replat du Pommier sauvage. Il était porteur d'un indice qui indiquait un trou de mine dans les environs ; mais ce jour-là, on ne put pas le trouver, ce qui fut un grand malheur pour moi, car, plus tard, le dit Lyonnais a envoyé à M. M. Nant, à Morges, une somme de cinquante louis provenant de cette mine.

— Avez-vous pu vérifier si réellement cette somme provenait bien de la Dent ? demanda Géquan.

— Non. Le Lyonnais n'a jamais, paraît-il, voulu l'avouer ; mais je le sais par un individu du Pont, qui l'avait entendu raconter à un mineur.

Bezât raconta ensuite que des mineurs de Sainte-Croix, après avoir travaillé quelque temps sans rien trouver, remarquèrent qu'il s'était attaché quelques paillettes d'or à la chandelle dont ils s'étaient servis et qu'ils avaient placée dans un filon de terre noire. Ils en trouvèrent plusieurs boulettes déjà faites, qu'ils emportèrent. Rentrés chez eux, ils lavèrent cette terre et découvrirent qu'elle contenait beaucoup de paillettes de l'or le plus pur. Mais, oh malheur ! à quoi tiennent les destinées des peuples, a dit un auteur, et celles des hommes, surtout celles des mineurs ! Ils avaient mis cet or dans une assiette déposée sur un poêle ; une jeune fille le renversa par inadvertance avec son balais et le tout fut jeté à la voirie.

Quelque temps après, quand nos hommes eurent gagné un peu d'argent, ils revinrent à la mine pour chercher ce précieux filon terreux ; mais, pendant leur absence, des mineurs ignorants l'avaient vidé et jeté cette précieuse terre en bas

les rochers. Bezat lui-même avait essayé, mais en vain, d'en ramasser avec un chiffon de laine sur les parois des rochers, où il y aurait pu s'en attacher en tombant.

Ainsi se terminaient tous les récits des mineurs et leurs découvertes. Toujours un hasard malheureux faisait évanouir leurs espérances et renversait leurs projets. Pour eux, l'explication était facile et simple. Le Diable, jaloux, était seul cause de leur insuccès et de leurs mésaventures. Pour le philosophe, cette cause est dans la nature ou plutôt dans la faiblesse de l'esprit de l'homme, toujours si rebelle à la vérité et si docile au mensonge.

Bernardin de Saint-Pierre dit :

« J'ai reconnu que la superstition était, comme l'athéisme, une suite de l'ambition, et que, comme lui, elle en était la punition. »

(La Chaumière indienne, Preamble.)

CHAPITRE XVI

GÉQUAN

Malgré l'heure avancée, Bezat voulut se mettre en route, et, chargé de quelques provisions, regagner la montagne avant le jour.

Ces deux hommes avaient fait connaissance, ils s'étaient montrés, en apparence du moins, confiants et communicatifs. Cependant, le but réel de l'un comme de l'autre, était d'obtenir le plus possible de renseignements de son camarade et de lui communiquer le moins qu'il pourrait des siens. Géquan trouvait la chose toute naturelle et s'arrangeait en conséquence. L'important pour lui était de savoir que Bezat et d'autres mineurs, s'il s'en trouvait, ne le gêneraient en rien et ne lui feraient pas de mal.

De bonne heure le matin, Géquan reprit le chemin de la Dent, une pioche sur l'épaule. Il suivit, muni de sa corde, le sentier escarpé où nous

l'avons vu descendre le jour précédent. Cette fois, il prit son temps, examina partout les environs. Il alluma ensuite une bougie et entra dans la cavité ; c'était une galerie naturelle, qui paraissait s'étendre au loin dans l'intérieur de la montagne. Le fond était parsemé de blocs de rochers. Géquan enfonça sa pioche dans plusieurs endroits et ne trouva que des débris calcaires, qui paraissaient avoir déjà été remués. En examinant les parois des rochers, il découvrit de petites fissures qui contenaient une terre un peu jaunâtre qui attira son attention. Il en trouva aussi une autre de couleur noire, mélangée de petits cristaux brillants qui parurent le satisfaire.

Il se procura encore quelques outils et continua son travail les jours suivants, partant à l'aube et ne rentrant que le soir. Il travaillait avec ardeur, mais des difficultés imprévues se présentaient. Il fallait arriver à une grande profondeur et s'avancer par des cheminements dans l'intérieur de la montagne. Pour cela il était obligé de déblayer constamment devant lui. Des éboulements nombreux s'étaient produits. Notre héros commençait à s'apercevoir que la tâche qu'il s'était imposée devenait beaucoup plus difficile qu'il ne l'avait pensé d'abord. Les semaines et les mois s'écoulaient, et

le riche filon métallifère ne paraissait pas près encore de se montrer.

Géquan comprenait tout cela ; mais, loin d'être découragé, il paraissait, au contraire, redoubler d'ardeur et d'activité. Seulement ces courses journalières au Pont l'ennuyaient, le fatiguaient et lui faisaient perdre un temps précieux. Un autre désavantage, c'était, malgré toutes les précautions possibles, d'être vu trop souvent et d'être remarqué. Il se logea d'abord dans un des chalets des environs, mais les troupeaux arrivèrent ; l'intimité forcée avec d'autres hommes, la curiosité des fruitiers, sont autant de choses qu'un mineur redoute. C'est alors qu'il mit à exécution un projet qu'il nourrissait depuis quelque temps.

Ainsi qu'il a été expliqué, après avoir descendu la première rampe du sentier dangereux qui conduisait à sa mine, on arrivait sur une espèce de plate-forme, la seule place où un homme pouvait faire trois ou quatre pas de suite d'une marche normale. C'est là qu'il se construisit une petite cabane. Avec des débris de rochers il fit quatre murs, qu'il garnit soigneusement de terre et de mousse. Quelques sapins secs ramassés dans les environs et quelques planches qu'il se procura lui servirent pour la toiture et pour une porte rustique. Il

s'acheta quelques meubles indispensables, quelques gerbes de paille pour lit et son installation définitive eut lieu.

Il reprit alors le travail de la mine avec un nouveau courage et ne le quitta plus que pour se procurer quelques provisions. Ces provisions consistaient presque exclusivement en pain, fromage ou céré, et quelques bouteilles d'eau-de-vie pour réchauffer ses membres engourdis. Le chalet lui fournissait l'eau nécessaire.

C'est là que, séparé du monde, perché comme un nid de vautour au-dessus d'affreux précipices, dont la vue seule donnait le vertige, évitant le plus possible la rencontre des autres hommes, notre héros planta sa tente. C'est là que, armé d'une pioche, il se mit à fouiller les entrailles de cette montagne aux traditions étranges, pour y récolter les riches trésors qu'elle doit contenir dans son sein.

Pour bien se rendre compte d'une détermination de ce genre, il faut savoir que le mineur est un homme à part. Il est non seulement égoïste, défiant et superstitieux de sa nature ; mais il le devient toujours davantage par suite de l'isolement où il se condamne. Dominé par une seule pensée, il poursuit un but unique : trouver de l'or. Toute

autre préoccupation disparaît devant celle-là. Tels on voit des joueurs autour d'un tapis vert, en face d'une roulette, d'un trente et quarante ou même d'une aspadille. Toutes les autres émotions de la vie cessent, tout ce qui se passe autour d'eux disparaît. Bien importun et mal avisé l'ami indiscret qui vient interrompre un des partners, pour lui annoncer même une bonne nouvelle. Le jeu seul absorbe toutes les pensées et toutes les facultés.

Le mineur est un joueur, son enjeu est son travail, sa patience, son temps, sa vie, qu'il joue contre l'espoir incertain, bien souvent, de réaliser cette fortune tant convoitée.

CHAPITRE XVII

L'INITIATION

Géquan n'ignorait pas que d'autres mineurs travaillaient dans d'autres parties de la montagne. Il savait que son installation sur la Dent était connue et avait attiré l'attention de ses voisins. Il n'ignorait pas non plus que les mineurs sont d'une jalousie extrême, toutes les fois qu'un nouveau venu arrive à la recherche de ces célèbres mines. Plusieurs fois il avait pu s'apercevoir qu'il était observé ; mais, initié par Bezat à la vie de ces hommes, il ne se préoccupait pas trop de leurs démarches.

Un soir, attardé, il remontait à la Dent par une nuit obscure. À plusieurs reprises, il crut voir des ombres qui paraissaient le suivre à distance. Arrivé près du chalet, les ombres se rapprochèrent, et le mineur se vit entouré par un groupe de cinq à six hommes.

Ces individus ne manifestaient pas des intentions malveillantes. Cependant, leur présence en ces lieux, à cette heure avancée, pouvait inspirer des inquiétudes. Géquan connaissait les traditions de la montagne. Bezat lui avait raconté les combats que s'étaient autrefois livrés les mineurs : des hommes morts et précipités en bas les rochers.

Cependant, il fit bonne contenance et leur dit :

— Vous êtes tard pour monter, messieurs ?

— Vous aussi, répondit l'un d'eux.

Après une pause, la même voix ajouta :

— Je vous souhaite bonne veine et bon vent.

— Le vent tourne, la mine se redresse, répondit Géquan.

— *Philosophias cratis*, dit l'inconnu.

— *Chiribiribus planetiqua*, dit le mineur.

— *Charabaraba lunatiqua*, répliquèrent plusieurs voix.

— *Matique philosophella*, ajouta Géquan.

Ce colloque, tout singulier qu'il était, parut cependant d'une éloquence persuasive à nos hommes. L'un d'eux vint frapper sur l'épaule de Géquan et lui dit :

— Bezat nous avait appris déjà que vous étiez initié aux secrets de la mine ; néanmoins, nous désirions vous voir, nous sommes heureux de vous rencontrer et de faire votre connaissance.

Géquan, qui avait vu de suite à qui il avait affaire, répondit :

— Que lui aussi était très-content d'apprendre à les connaître. Il désirait depuis longtemps une occasion pour cela, mais les circonstances ne le lui avaient pas permis.

Une conversation assez intime eut lieu. Ils apprirent à Géquan que l'un s'appelait Bernard, travaillant au Golet ; l'autre, nommé Painblanc, au Quazu ; les autres, dans telle ou telle partie de la montagne.

Bernard, qui parlait volontiers au nom des autres, tint à Géquan un discours à peu près en ces termes :

— Les mineurs valent mieux que leur réputation. Si, autrefois, comme on le raconte, des batailles ont eu lieu, si des mineurs ont été précipités en bas les rochers, c'étaient toujours des étrangers qui venaient prendre les places des anciens. Chacun, sans doute, a le droit de venir travailler à la Dent ; mais ce que nous craignons, ce sont des concurrents étrangers qui ne connaissent rien à la

chose, cherchent à s'emparer des filons déjà occupés et de profiter du travail des autres. Nous ne demandons qu'à rester tranquille chacun dans son trou et dans son quartier. Gros Buffle vous a initié aux travaux de la mine, vous serez en paix dans le vôtre ; ce qui n'empêche pas de vivre en bons voisins et de se rendre service à l'occasion. Il est seulement bien entendu que vis-à-vis des étrangers, nous sommes censés ne pas nous connaître ; nous faisons chacun nos petites affaires et gardons le secret le plus complet.

Géquan répondit qu'il entendait parfaitement la même chose, que cet arrangement lui convenait et que ses confrères pouvaient compter sur lui.

Ils échangèrent encore quelques paroles, après quoi chacun regagna son gîte à travers les épaisses ténèbres.

Pour se rendre bien compte de la vie de ces hommes, quelques explications sont encore nécessaires.

Les mineurs peuvent se ranger en deux classes : La première sont ceux qui, comme Géquan, travaillent pour eux, à leurs risques et périls, sans avoir à rendre compte à personne. Or, c'est le petit nombre ; car, pour cela, il faut posséder quelques capitaux. Il faut, en attendant la récolte de l'or,

avoir de l'argent à dépenser. Les banquiers n'escomptent pas les chèques sur les mines de la Dent.

Le plus grand nombre de ces hommes qui travaillent, ou tout au moins qui travaillaient autrefois pendant de longues années à la recherche de ces mines, étaient plutôt des ouvriers, des espèces de courtiers qui connaissaient la montagne et travaillaient pour le compte de spéculateurs. Ce n'étaient pas seulement des mineurs de métier, mais de conviction. Le salaire qu'ils recevaient leur permettait de vivre, mais leur but et leur rêve constant, en travaillant pour d'autres, était de réussir à trouver la fortune pour eux. Bezat devait être de ce nombre.

Aujourd'hui, cet état de choses s'est modifié. La Dent est beaucoup moins explorée qu'autrefois par les mineurs. Il y a trente ou quarante ans, les chercheurs d'or y abondaient. Il n'y avait pas seulement des Sociétés genevoises. De riches maisons du pays, des hommes appartenant au commerce et à la haute magistrature y ont eu des ouvriers à leur solde. On raconte que, pendant bien des années, le syndic d'une commune vaudoise envoya aux mineurs de l'argent avec des chargements de vivres.

Quel a été le résultat final ? De grandes désillusions, croyons-nous.

CHAPITRE XVIII

UN PLAN DE MINE

Ce que les mineurs appellent un plan est loin d'avoir l'acception réelle donnée à ce mot. Si l'application de la géométrie a pu nous enseigner la manière de tracer sur le papier la figure homologue d'une portion visible de la surface de la terre, il n'en est pas de même de son intérieur, surtout lorsque personne n'y a été.

C'est tout simplement un manuscrit sur lequel l'auteur, souvent apocryphe et presque toujours inconnu, indique où il faut chercher pour trouver cette mine célèbre. On se demande pourquoi ces hommes (s'ils ne sont pas des farceurs), qui connaissent de si grandes richesses, ne prennent pas la peine de les exploiter eux-mêmes, ou tout au moins, puisqu'ils veulent être généreux, prendre la peine de venir une fois les montrer. Il est facile de voir que leurs explications sont vagues et laissent beaucoup à faire à l'imagination des mineurs.

Comme exemple, nous ne croyons pas pouvoir mieux faire que d'en transcrire un en entier et mot pour mot.

« Copie du chemin de la Dent de Vaulion, donnée par un Savoyard à son ami de Giogos, en France, l'année 1759.

» Vous savez, quand nous nous quittâmes, nous nous promîmes que le premier qui ferait fortune, en ferait part à l'autre. Ainsi ayant découvert un endroit où il y a de grandes richesses, par le moyen d'un Savoyard, marchand extrêmement riche voisin de mon maître, et grand ami, une fois parlant ensemble de ceux qui faisaient fortune, il dit à mon maître : dans mon jeune âge je n'étais qu'un rémouleur, je portais la meule de villages en villages ; je me trouvai à Vallorbes. Chez un nommé César Jaquet cabaretier. Je sortit pour voir le temps qui faisait, il était tombé une crachée de neige, je vis descendre de la montagne un homme fort chargé, et un autre qui allait à sa rencontre. Quand ces hommes me virent, ils firent semblant de tirer de côté, je pris les pas de ces hommes.

» Cette mine est située au-dessus d'un chalet qui a une Fontaine un peu plus haut tirant du côté du Vent, et encore un peu plus haut, il faut passer un

bois noir de la longueur d'un bon coup de fusil, il faut monter sur trois rochers, celui de bise en forme de Queue de Cheval, l'écriveau en grosse craie rouge, celui du vent un peu plus haut qui porte le nom de la Dent de Vallorbes écrit de même en craie rouge. Le troisième tirant toujours du côté du Vent qui porte le nom de Queue du Lion, vous allez sur les trois rochers qui forment un caré, l'entrée de cette mine est grande de trois pieds et demi, le *trou* est maçonné. Il est couvert d'épines et de branches que l'on tient dessus. Vous descendez 5 ou 6 pas contre terre, et puis vous descendez 20 pas d'escalier par des Ances en fer, et un pas à main gauche vous trouverez sur une pierre où les outils sont dessus, qui est une pioche, un marteau, un taillant et un tout puissant (levier).

» Le nom de celui qui a donné l'original, est un nommé Jaques Sarazan qui la première fois qu'il en prit environ 20 livres la vendit 200 mirlitons chez Monsieur Jaques Lulin offèvre à Genève. (La seconde) La seconde fois après m'avoir bien pressé j'en ai apporté 70 livres que je lui vendit 1000 mirlilon, ce qui fut cause que je suis sorti du pays de peux de mauvais soupçons. Je vous dit qu'il y a grandes richesses dans cette mine. »

Un autre de ces plans aurait été adressé à la même époque, on ne sait à qui, par un riche marchand savoyard, dont le nom même n'est pas connu, établi à La Haye.

Il dit de chercher sous trois rochers appelés la Dent du Cheval, la Dent de Vaultion et la Queue du Lion. De là, il faut descendre des degrés en fer, etc., etc.

Un troisième indique qu'il faut descendre en bas 250 pieds de corde, après quoi on trouve un ruisseau et une chambre de mine de cuivre.

Enfin, plusieurs autres de ces plans sont assez identiques quant aux conclusions, mais tous sont différents quant aux détails sur les lieux et l'emplacement de la mine. Tantôt c'est au rocher du Lion, tantôt c'est à celui de la Queue du Cheval, à celui du Quazu, ou d'autres encore. D'après l'un, il faut chercher un trou à droite ; d'après l'autre, des escaliers à gauche, etc. Tous paraissent avoir été écrits par des hommes qui connaissent le pays, mais qui ne veulent pas ou ne peuvent pas y revenir. Plusieurs donnent des détails sur l'intérieur de la mine, mais aucun ne se rapporte. D'autres ajoutent à leurs explications les phases de la lune, avec des signes cabalistiques auxquels personne, pas

même leur auteur, je crois, ne comprend quelque chose. Quelques-uns enfin, annoncent qu'on doit trouver des richesses féeriques ; des feuilles d'or toutes préparées ; des jardins plus merveilleux que celui des Hespérides.

CHAPITRE XIX

À LA MINE

C'est en possession d'un de ces plans, qu'il prenait pour guide de ses recherches, que Géquan avait trouvé l'entrée de la cavité où il s'établit. Il n'ajoutait pas foi aux superstitions racontées sur les mines. Il croyait seulement de tout ce qu'il avait appris, vu et entendu sur ce sujet, pouvoir en tirer cette conclusion, c'est qu'il y avait en réalité quelque chose ; que du minerai assez riche pour faire une rapide fortune pouvait être extrait de ces profondes fissures. Il fallait seulement, pensait-il, du temps, de la persévérance et un rude travail. Aussi, se mit-il à travailler sans relâche, sans reculer devant aucun effort, sans se rebuter devant aucune difficulté.

Son installation sur le rocher, toute modeste qu'elle fût, lui prit passablement de temps. L'été se passa ; les troupeaux quittèrent les pâturages. Les mésanges solitaires et les grimpereaux, les seuls

êtres vivants qui visitaient quelquefois la cabane du mineur, avaient pris leur vol vers des régions plus douces. Les vents froids commencèrent à mugir à travers les forêts et les rochers ; bientôt la neige couvrit la terre. Aucun être humain ne se montra plus sur la Dent ; néanmoins Géquan travaillait, travaillait toujours. Le mineur, trop préoccupé, est insensible à ce qui se passe autour de lui ; les phénomènes de la nature, les cris nocturnes du hibou et de la chouette, les miaulements du faucon et de l'épervier, les glapissements du renard, la voix stridente de la bise, le bruit des blocs de rochers qui, rongés par le temps, se détachent des cimes et roulent avec fracas dans l'abîme, lui sont indifférents ; ni le déchaînement des orages dans les gorges des montagnes, ni la foudre qui éclate au-dessous de lui, rien ne le distrait. Lui, qui fuit la société, ne s'effraye pas de la solitude. Enseveli dans les profondeurs de la terre, une pioche à la main, à la lueur d'une bougie, penché sur le sol, remuant des cailloux, cherchant dans les éboulis et dans les fissures, les influences extérieures sont presque nulles. Le chaud, le froid, la nuit, le jour, sont la même chose pour lui.

Géquan se procura un petit fourneau de fer, qu'il plaça dans sa cabane, où il ne venait que pour se jeter un moment sur son lit et prendre de nou-

velles provisions. Il ne visitait pas les autres mineurs. Au contraire, il les évitait le plus possible. Un mineur ne redoute rien davantage que l'imixtion d'un concurrent dans ses affaires.

Il travailla ainsi jusque vers la mi-janvier. Un jour, il mit en ordre son petit ménage, ferma soigneusement sa cabane, et chargé d'un sac descendit la montagne. Il enfonçait dans une couche d'un mètre de neige. Une forte bise la soulevait en tourbillons et effaçait la trace de ses pas ; c'était ce qu'il désirait. Il arriva en Pétrafélix et prit la direction de La Plaine.

Trois semaines plus tard, il vint reprendre possession de sa cabane, et retrouva toutes choses comme il les avait laissées. Il reprit son travail souterrain comme du passé, jours de fêtes et autres, allant chercher des provisions le plus rarement possible, changeant chaque fois de village pour être moins remarqué.

Le printemps et, après lui, l'été se passèrent sans amener de changement à cette vie monotone et laborieuse. Il fit seulement deux absences, d'une semaine environ, l'une à la fin de mai et l'autre vers le milieu d'octobre. Les rigueurs du second hiver ne modifièrent en rien les habitudes de notre mineur. À la clarté des étoiles, au travers des fri-

mas et des tourbillons, il venait se reposer un moment. Pendant les grands froids, il restait plus longtemps dans la mine. Il y portait des vivres, buvait un petit verre et souvent dormait un moment sur un tas de matériaux, avec une pierre pour oreiller.

Tels sont souvent les mineurs. Tel paraissait Géquan à un observateur superficiel. Cependant, il était autre chose. Sous cette écorce rude en apparence battait un cœur doué de bonnes qualités. Le dieu de l'or l'avait sans doute amené dans ces lieux, mais cette passion vulgaire lui était dictée par un sentiment plus noble : l'amour. Il n'aurait pas travaillé pour lui uniquement, mais il le faisait pour l'objet aimé. Son souvenir pouvait seul lui donner le courage de lutter contre les difficultés de tous les jours, contre le découragement et la honte qui quelquefois s'emparaient de lui.

CHAPITRE XX

L'ÉBOULIS

Comme on l'a vu, la cavité où travaillait Géquan était une de ces grandes fissures appelées vulgairement faille. Elles ont été formées par une espèce de dislocation des couches, qui a dû avoir lieu à l'époque de leur soulèvement et de la formation de la grande chaîne du Jura. Cette fissure paraissait se prolonger très-loin dans l'intérieur de la montagne.

Elle avançait d'abord assez horizontalement, pour ensuite descendre rapidement sur une longueur de quinze à vingt mètres. De là, elle reprenait la direction horizontale pour descendre de nouveau et ainsi de suite. Cette disposition, assez commune aux cavernes du Jura, s'explique par la régularité des couches calcaires et leur inclinaison. Dans plusieurs endroits, la cavité était assez spacieuse pour qu'un homme pût s'y tenir debout et y travailler à son aise. Dans beaucoup d'autres, il n'y

avait qu'un passage étroit, quelquefois même on était obligé de se traîner à plat ventre. Il fallait, par cette voie, pénétrer à une profondeur que Géquan estimait considérable, jusqu'à ce qu'il trouvât une autre ouverture latérale qui devait contenir des gisements aurifères.

Les couches calcaires sont là comme ailleurs, séparées quelquefois par des couches marneuses et terreuses. Ces couches, entraînées par les eaux, par leur propre poids et par la désagrégation lente que le temps amène, tendent à la longue à remplir les vides au-dessous. Le mineur trouvait à chaque pas sur son chemin, des éboulis qui lui barraient le passage. On comprend la longueur et la difficulté d'un pareil travail, difficulté qui augmentait à mesure qu'il s'éloignait de l'ouverture de la galerie. Souvent il manquait de place pour mettre ses déblais ; il fallait alors les transporter à une grande distance. Il dut même fréquemment en apporter à l'entrée. Un moyen bien simple alors de s'en débarrasser était de les jeter en bas les rochers, mais cela pouvait attirer l'attention. Or, c'était un danger qu'il fallait éviter. Dans ce but, il choisissait pour faire cet ouvrage une nuit sombre, pendant un orage qui interceptait la vue et l'ouïe de tout passager assez indiscret pour se trouver là par hasard. Souvent le mineur trouvait de nouveaux ma-

tériaux éboulés dans les parties précédemment déblayées. C'était un surcroît de travail qu'il entreprenait de suite, sans impatience, sans murmure.

Un jour, sa chandelle à la main, il examinait attentivement les parois de la galerie qu'il venait de déblayer. Rien de nouveau ne s'offrit à sa vue. Il vit seulement une de ces veines de matière terreuse, dont en plusieurs endroits déjà il avait constaté la présence. Il prit de cette terre, en fit des boulettes qu'il tourna et retourna à la lueur de sa lampe. Ne pouvant plus en extraire avec la main, il prit sa pioche et se mit à l'enfoncer dans la précieuse veine. Il avait frappé quelques coups, lorsqu'une espèce de craquement sourd se fit entendre. Le mineur, qui comprit de quoi il s'agissait, se jeta de côté, et aussitôt une avalanche de terre s'abattit dans le fond de la galerie.

Géquan fut renversé par le choc, mais il ne perdit pas un instant le sentiment de ce qui arrivait. Il n'était pas blessé, ses jambes seulement étaient prises dans l'éboulis. Il se releva sans peine et put se rendre compte de sa position. Il était dans la partie inférieure de la galerie que les matériaux éboulés fermaient complètement. Sa chandelle éteinte avait disparu. Il était donc dans de pro-

fondes ténèbres, séparé du reste du monde par une paroi de terre, dont il ignorait l'épaisseur, enseveli vivant dans les entrailles de la terre.

La position n'était pas réjouissante. Géquan en sentait toute la gravité, mais il était loin de l'envisager comme désespérée. C'était un accident, un inconvénient du métier auquel tout mineur doit être habitué.

Quelles furent en ce moment les pensées secrètes de son cœur ? N'eut-il pas quelques battements accélérés au souvenir de certaine personne aimée ? Lui seul aurait pu le dire.

Remis du premier moment de surprise, il reconnut en tâtonnant le périmètre de sa prison. Il put s'orienter et retrouver sa pioche que, par un sentiment instinctif de prévoyance, il avait poussée en avant au moment de sa chute. Avec cet instrument, et à l'aide de ses mains, il commença à s'ouvrir un chemin à travers les terres éboulées dans la direction qu'il supposa la plus courte. Cet ouvrage fut long ; à mesure qu'il ouvrait une tranchée elle était remplie par les matériaux supérieurs. Notre héros travaillait depuis douze heures environ, lorsque, enfonçant en avant le manche de sa pioche, il sentit le vide. Il en était temps ; ses forces s'épuisaient, la respiration devenait difficile

dans ce souterrain où l'atmosphère ne pouvait se renouveler.

Ouvrir un passage où il put se glisser à plat ventre, se diriger au milieu des ténèbres à travers ces immenses galeries et rentrer chez lui, n'était plus pour le mineur qu'une opération journalière et sans difficultés.

CHAPITRE XXI

UN NOUVEAU PERSONNAGE

Par une chaude journée d'été, une femme traversait les pâturages qui bornent la France du côté de la Suisse, au Nord du village du Lieu.

Cette femme marchait d'un pas rapide dans la direction de la Suisse, en regardant souvent en arrière, comme si elle avait redouté un danger. Elle atteignit bientôt la frontière, franchit le mur qui sépare les deux pays et se cacha derrière les arbres.

Elle paraissait éprouver une grande satisfaction d'être en ce lieu ; elle considérait avec une joie non équivoque deux personnages en uniforme, coiffés de tricornes, qui, arrêtés à la lisière de la forêt de l'autre côté de la Plaine, paraissaient la suivre et la voyaient leur échapper.

Cette inconnue, d'un âge douteux, pouvait avoir la trentaine ; elle portait une robe de milaine et un

caraco noirâtre, passablement éraillé. Sa tête était coiffée d'un bonnet blanc à ruche et un châle rouge était noué autour de son cou. Après avoir pris quelques instants de repos et essuyé la sueur qui mouillait son visage, elle reprit sa marche d'un pas plus lent et plus régulier. Elle eut bientôt traversé la forêt et s'avança prudemment dans les lieux découverts, après s'être assurée qu'elle n'était vue de personne. À quelques minutes de distance, deux hommes étaient occupés à bûcher du bois. L'étrangère parut vouloir les éviter ; mais, se ravisant, elle les aborda, et sous prétexte de leur demander le chemin, elle s'assit et lia promptement conversation avec eux. Elle parlait avec beaucoup de facilité et avec l'accent franc-comtois très-prononcé. Elle raconta aux bûcherons qu'ayant acquis de grandes connaissances médicales, elle voyageait pour récolter des plantes rares. Puis, par degrés et comme par hasard, elle amena la conversation sur les mines d'or.

Les deux bûcherons prêtèrent une grande attention aux discours de l'étrangère et lui fournirent un grand nombre de renseignements sur la Dent de Vaullion. Ces détails parurent intéresser l'inconnue ; elle raconta à ses auditeurs qu'elle possédait de grandes connaissances sur les mines et en avait déjà-découvert en plusieurs endroits. Un sourire

de joie maligne effleurait ses lèvres en voyant ces deux hommes l'écouter avec complaisance et ajouter foi à ses paroles.

La conversation fut longue et animée, plusieurs décisions furent prises à voix basse et d'un ton mystérieux. Quelques heures plus tard, un de ces hommes prenait la route des Charbonnières ; l'étrangère, accompagnée du second, se dirigea du côté du Levant, en suivant un petit vallon.

Ils cherchèrent à être vus le moins possible et évitèrent de passer à proximité des habitations. À la nuit close, ils prirent à travers les prés cultivés ; évitant le village du Lieu, ils vinrent descendre les rochers de la côte par le sentier rapide appelé le chemin du ministre et arrivèrent au bord du lac.

Ils attendirent sur la grève. La nuit était sombre. Au bout d'une demi-heure, un bruit d'avirons se fit entendre ; bientôt un petit bateau, conduit par un des bûcherons, abordait sur la plage. Nos voyageurs y montèrent, et le frêle esquif, conduit par les deux hommes, glissa rapidement sur l'onde noire au milieu de l'obscurité.

Une bise légère souffla d'abord, bientôt elle devint plus forte. Le clapotis des vagues commença à se faire entendre. La légère barque, vivement agitée, se mit à balancer d'une manière inquiétante.

Les deux rameurs, en hommes du métier, ne parurent d'abord pas trop préoccupés. L'agitation de l'eau augmenta et les vagues commencèrent à jaillir dans le bateau ; alors ils devinrent réellement inquiets. Ils évitèrent avec soin de ne pas donner le flanc à l'orage et essayèrent d'avancer malgré les difficultés et les profondes ténèbres.

L'étrangère, assise au milieu du bateau, paraissait impassible. Quand elle vit les rameurs effrayés, elle se leva en leur criant de continuer, qu'elle conjurerait la tempête. Les deux hommes purent voir la silhouette de cette femme, tenant une baguette qu'elle agitait en prononçant des phrases mystérieuses dans une langue inconnue. Cette scène étrange au milieu de la nuit, sur une frêle embarcation ballotée par les vagues, leur inspirait une secrète terreur mêlée d'un respect superstitieux. Redoublant d'efforts et de prudence pour résister à l'orage et conjurer le danger qui les menaçait, un quart d'heure après ils atteignaient l'autre rive, et tous trois prirent le chemin de la montagne.

CHAPITRE XXII

LA COPONNE

Quelques jours plus tard, en rentrant de la mine, Géquan trouva assis devant sa cabane Bezat, qui, la pipe à la bouche, paraissait l'attendre impatiemment. Les visites du vieux mineur étaient rares. Sa présence devait annoncer de graves événements.

En effet, cet homme, qui attendait toujours qu'une occasion vînt lui ouvrir les portes de cette riche mine que depuis quarante ans il cherchait en vain, était constamment à l'affût de ce qui se passait de nouveau sur la montagne. D'un air empressé, il exposa à Géquan le motif de sa visite. Voici de quoi il s'agissait :

Une femme étrangère au pays était dans la contrée. Elle s'occupait de la recherche des mines et était déjà entrée en relations avec plusieurs mineurs de la Dent. Elle devait être très-savante et

maître Bezat ne doutait pas qu'elle ne réussît à indiquer le riche filon. Le vieux mineur parlait avec feu et en homme convaincu. Cette femme avait donné rendez-vous pour le lendemain soir. Bezat engageait beaucoup Géquan à y venir, et paraissait surpris qu'il n'acceptât pas avec empressement.

Nous l'avons dit déjà, Géquan ne partageait pas les superstitions de ses confrères. Il ne fit d'abord que sourire au récit et aux espérances de Bezat ; il comprenait aussi que, si ce dernier l'invitait à la chose, c'était pour avoir un aide et un appui. Néanmoins, après réflexion, il crut de son devoir de ne pas froisser les croyances des autres mineurs et de son intérêt de ne pas rompre avec ses étranges voisins. Sa curiosité était aussi vivement excitée. C'est pourquoi il accepta les propositions de Bezat.

Le lendemain, au crépuscule, Bezat sortit de son trou avec les précautions ordinaires ; après avoir rejoint Géquan, ils prirent la direction du soleil levant. De ce côté, la montagne présente une pente régulière, des pâturages dans la partie supérieure, au-dessous des champs cultivés et des maisons éparses en amphithéâtre. Tout au bas est le village de Vaulton et le Nozon qui serpente au milieu de prés herbeux.

Les habitants de ce pittoresque pays sont à la fois agriculteurs et industriels. Depuis longtemps ce village a la réputation de fournir de bons cor-donniers et de bons maîtres d'école ; population très-intelligente et utile, puisqu'elle s'occupe à la fois de la tête et des pieds, du moral et du physique.

Les mineurs quittèrent bientôt la route du village, prirent à sa droite, et, à la nuit close, arrivèrent devant une maison rustique. Ils entrèrent, suivirent un long corridor et vinrent frapper à une porte qui paraissait leur être connue. Quelqu'un entre-bâillant la dite porte, demanda :

— Qui est là ?

— *Philosophias planetiqua*, répondit Bezat.

Aussitôt la porte s'ouvrit et les mineurs entrèrent.

Ils se trouvèrent en nombreuse compagnie : une douzaine d'hommes, des mineurs, paraissait-il, les reçurent avec des exclamations joyeuses. Parmi eux étaient Bernard, Painblanc et les deux bate-liers des jours précédents. Assis autour d'une table, ils buvaient de l'eau-de-vie.

Au milieu d'eux était l'étrangère, son châle rouge noué autour de sa tête.

Elle salua les nouveaux venus d'un sourire bienveillant et reprit d'une voix un peu criarde son discours interrompu. Elle tenait à la main une bouteille pleine d'une liqueur blanchâtre, qu'elle disait être du mercure et qu'elle agitait de temps en temps.

Elle leur expliquait avec force circonlocutions et longues phrases, qu'ayant voyagé beaucoup dans les mines et connu des hommes célèbres qui ont trouvé de grandes fortunes, elle connaissait le moyen sûr de découvrir les riches filons de la contrée. La verge de coudrier avait pu rendre des services, mais c'était un instrument abandonné et qui ne pouvait plus lutter avec les progrès actuels de la science, surtout avec sa bouteille merveilleuse, qui avait la propriété d'être attirée par la mine d'or la plus rapprochée. Avec cela, elle garantissait de leur indiquer de suite les mines tant cherchées et de les enrichir facilement.

Ses auditeurs écoutaient avec une attention soutenue. Leur imagination exaltée entrevoyait des Eldorado et récoltait à profusion ce métal, objet de leurs rêves. Tous se regardaient ; Bezat branlait la tête en disant :

— On voit qu'elle connaît bien des choses ; sans doute qu'elle a lu le Grand Grimoire.

Une animation extraordinaire ne tarda pas à s'emparer des mineurs. Surexcités encore par des libations répétées, il s'ensuivit bientôt un véritable brouhaha, chacun parlait à la fois. La voix de Bernard seule dominait encore les autres.

— Ce n'est pas le tout, cria-t-il, que d'être d'accord pour chercher le filon, il faut encore savoir qui dirigera les travaux ?

— Ce sera vous, Bernard, cria Painblanc.

— Ce sera Géquan, ajouta Bezat.

Un grand nombre de voix se firent entendre à la fois.

Plusieurs mineurs se levèrent en proférant des menaces. Des coups de poing furent échangés, et une mêlée s'ensuivit. Bernard renversa plusieurs de ses camarades et fit rouler Bezat sous la table. Painblanc, terrassé, se releva furieux, sortit son couteau et s'apprêtait à le faire jouer, lorsque Géquan, qui l'observait, se jeta sur lui et le désarma. Il releva Bezat et ramena un peu d'ordre dans cette troupe agitée par tant de vulgaires et basses passions.

L'inconnue, calme et tranquille, considérait cette scène d'un air impassible ; un fin sourire ef-

fleurait ses lèvres, sa figure, pâle d'habitude, était légèrement colorée. Élevant la voix, elle s'écria :

— Silence, messieurs ! Si vous vous battez, l'opération ne réussira pas. Il ne faut avoir ni tué, ni volé pour trouver le filon.

Ces paroles produisirent un effet magique. Le silence redevint complet et l'on finit par tomber d'accord pour tenter l'aventure.

Il fallait remettre à la femme la pièce d'usage. Tous s'exécutèrent avec empressement. Toutes les effigies furent acceptées cette fois.

Aux premières lueurs de l'aurore, les mineurs et la femme, avec une exactitude mathématique, arrivèrent à l'heure et au lieu marqué, par des sentiers différents et détournés.

La femme prit sa bouteille, prononça quelques conjurations, fit quelques signes cabalistiques, et paraissant céder à une puissante force d'attraction, se dirigea du côté Nord. Les mineurs la suivaient à distance avec une grande anxiété ; sans échanger une parole, les yeux fixés sur tous les mouvements de l'opératrice.

Après vingt minutes environ d'une marche un peu tortueuse, celle-ci arriva au bord d'une crevasse.

Les mineurs la reconnurent pour un ancien trou de mine, où l'on dit que des Sociétés bernoises ont fait travailler autrefois, mais abandonné depuis longtemps.

— C'est bien cette direction que la boussole m'avait indiquée, disait l'un.

— C'est sans doute par là que les Bernois ont trouvé le fameux trésor, ajouta Bezat.

Un frémissement agitait tous ces hommes chez qui la soif de l'or étouffait le raisonnement. La femme, sa bouteille à la main, les regardait d'un air triomphant et répétait :

— J'étais bien sûre que je trouverais un bon filon. Creusez seulement et vous trouverez de grandes richesses.

Une association fut formée. Géquan refusa de s'y joindre. Un des mineurs offrit, au nom d'une Société pour laquelle il travaillait, de fournir la moitié des fonds, moyennant la garantie de la même proportion aux bénéficiaires. Ainsi convenu et juré, foi de mineur.

Ils travaillèrent quelque temps. La tradition raconte qu'ils trouvèrent quelque peu d'un limon qui contenait de l'or ; mais pendant qu'ils filtraient leur découverte, il se produisit un grand éboulis

dans leur galerie, et, leurs fonds étant épuisés, ils ne purent pas la rouvrir.

Ce qu'il y a de certain et de bien mieux prouvé, c'est que le principal capitaliste, qui était un riche agriculteur du pays, fut complètement ruiné.

Si le mineur est superstitieux, il ne manque pas non plus d'une dose de philosophie. En face de l'effondrement de leurs travaux, Bezat resta impassible. Comme d'habitude, c'était la *malchance* : le Diable s'en était mêlé ; mais sa foi ne fut pas un instant ébranlée, ses espérances survécurent aussi puissantes et aussi robustes que le premier jour.

Quant à cette femme, connue sous son nom de Coponne, elle n'était autre qu'une habile aventurière, qui avait exploité la crédulité et la bourse de ses dupes.

On a ignoré son véritable nom. On sut seulement qu'elle était Française, et que, brouillée avec la police de ce pays, elle était poursuivie, traquée et signalée, ce qui explique la manière mystérieuse dont elle était venue ; son départ fut clandestin comme son arrivée. Bien entendu qu'il en fut de même des écus des mineurs³.

³ Ces détails sont historiques.

CHAPITRE XXIII

UNE DÉCOUVERTE

Depuis plus de deux ans que Géquan travaillait, il avait cheminé et déblayé une longueur d'environ deux kilomètres dans l'intérieur de la montagne. Toujours rien de nouveau n'apparaissait, les mêmes couches calcaires, les mêmes dépôts marneux se succédaient avec une régularité désespérante.

Un jour, il s'aperçut que la galerie se rétrécissait de nouveau, ne laissant qu'un passage à peine suffisant pour un homme. Notre héros ne fut pas longtemps indécis ; l'expérience qu'il avait acquise de ces sombres lieux lui fit penser que de nouvelles cavités devaient exister au-delà. Il se coucha sur le ventre et, une chandelle d'une main, de l'autre poussant devant lui sa pioche, il se glissa en avant. Ses prévisions ne l'avaient pas trompé, il arriva dans une nouvelle galerie, longue et spacieuse. Son cœur battit avec force ; toucherait-il

enfin au but tant désiré, arriverait-il à cet Eldorado, objet de ses rêves et de ses préoccupations ? En tous cas, pensait-il, aucun mineur n'est encore parvenu jusqu'ici.

Il examina avec soin tous les coins et recoins de sa nouvelle conquête. De magnifiques stalactites en ornaient la voûte ; mais toujours du calcaire, rien encore de ce qu'il cherchait. Cette cavité, d'une longueur d'environ quinze mètres, paraissait se prolonger plus loin, mais au fond, un éboulis en fermait l'ouverture.

Géquan examina de nouveau avec soin cet éboulis. De date déjà ancienne, il provenait d'une couche épaisse de matières terreuses assez considérable pour remplir toute la partie inférieure de la caverne.

Notre héros comprit qu'il n'était pas au bout et que, pour pénétrer plus loin, il fallait enlever les matériaux qui lui barraient le passage. Il n'était pas homme à reculer pour si peu ; après avoir fixé sa chandelle contre le rocher, il mangea un morceau de pain et se mit courageusement au travail. Ces matériaux éboulés étaient faciles à remuer, ce qui lui permit d'avancer rapidement. Il commença par se frayer un passage étroit dans la direction du fond de la grotte, où il pensait trouver sa continua-

tion. Il avait fait un mètre de longueur environ, lorsqu'il sentit un corps résistant. La présence d'un bloc de rocher n'avait rien de surprenant, c'était, au contraire, très-naturel ; mais en déblayant autour il reconnut que c'était un morceau de bois arrondi qui s'enfonçait dans le remblais. Un peu intrigué, il continua son travail ; puis, prenant cet objet des deux mains et faisant un effort, il le sortit complètement des décombres qui le recouvraient. C'était une pioche avec son manche, ressemblant beaucoup à la sienne ; seulement la rouille qui la rongea, annonçait un long séjour dans ces lieux. Cette trouvaille causa une vive surprise au mineur, elle déroutait ses prévisions et était l'indice de quelque chose de nouveau. Sa curiosité étant vivement surexcitée, il recommença à fouiller. Bientôt un second objet se fit sentir à sa pelle, mais il était plus petit et d'une consistance plus dure. L'ayant examiné près de sa chandelle, il crut reconnaître un avant-bras. Un troisième assez semblable apparut ensuite. Celui-là ressemblait à un humérus. Continuant, il mit à découvert une omoplate. Habitué à voir de pareilles ressemblances, il crut qu'il avait affaire à des pétrifications ou à des jeux de la nature. Il pensait se trouver dans une caverne à ossements. Cependant, ces découvertes l'intriguaient. La présence de la

pioche ne pouvait remonter aux temps antédiluviens. Il enleva soigneusement la terre autour d'autres objets plus volumineux ; alors, prenant sa chandelle à la main, il examina attentivement dans le creux. Il vit d'abord un squelette tout entier, couché sur le dos, les côtes adhérentes à l'épine dorsale ; immédiatement au-dessus était un objet en forme de boule qu'il reconnut être un crâne. Cette tête n'était pas encore entièrement desséchée, ce qui s'explique facilement dans ces profondeurs. Des mèches de cheveux et de barbe y adhéraient encore. On voyait les restes d'un bonnet de coton, qui devait la couvrir au moment de la mort.

Il n'y avait plus à en douter, Géquan avait devant lui les restes d'un de ses semblables : un mineur, sans doute, qui, atteint par un éboulis que peut-être il avait provoqué par des fouilles imprévoyantes, avait trouvé la mort au moment où, la pioche à la main, il cherchait comme lui le passage mystérieux de ces richesses plus mystérieuses encore ; un homme qui comme lui, probablement, avait quitté parents, amis, pour chercher la fortune, mais n'avait trouvé qu'une tombe inconnue, qui jamais n'a été arrosée d'une larme amie, sur laquelle jamais un regret n'a pu être apporté.

Le mineur était interdit. Jusqu'à ce moment, il avait poursuivi son but, inaccessible à la crainte ; mais, cette fois, il se sentait vaincu et surtout profondément humilié. Il savait bien que d'autres hommes avaient cherché avant lui dans cette mine, mais il était persuadé que personne n'avait pénétré aussi loin. Ainsi donc, depuis deux ans qu'il travaillait, il n'avait fait que suivre la trace d'autres mineurs qui étaient venus chercher un tombeau au fond de ces antres ténébreux.

Un profond découragement s'empara de lui. Ce squelette semblait le fixer de ses yeux caverneux, et de ses mâchoires desséchées lui adresser un provoquant sourire. Un frisson parcourut ses membres ; une sueur froide commença à sortir de ses pores. Sentant que la peur allait le dominer, sa chandelle à la main, abandonnant ses outils, il reprit le passage étroit qui l'avait amené. Il parcourut les longues galeries d'un pas beaucoup plus rapide qu'à l'ordinaire. Parvenu à l'entrée, il monta en courant le sentier, si étroit et si dangereux, que d'habitude il franchissait avec beaucoup de précautions ; arrivé devant sa cabane, il se précipita dans l'intérieur, ferma rapidement la porte derrière lui, prit des étais et tout ce qu'il put trouver sous sa main pour la barricader, comme s'il était suivi par un ennemi qui voulait la forcer. Cela fait,

il se jeta sur son lit en se cachant sous la paille, en proie à une agitation des plus violentes. Le sifflement de la bise à travers les parois mal jointes de son habitation, ses sourds mugissements contre les rochers que si souvent il avait entendus d'une manière indifférente, le glaçaient de terreur. Pour la première fois il entendit les danses des sorcières et des troupes de lutins venus pour le tourmenter.

CHAPITRE XXIV

UN RETOUR SUR LE PASSÉ

Le lecteur voudra bien permettre quelques pas rétrospectifs et se transporter de nouveau dans la maison Vercel.

Depuis les événements racontés dans le chapitre II de ce récit, ses habitants semblaient avoir repris leur genre de vie ordinaire et leurs habitudes du passé. Cependant un observateur eût facilement remarqué que ce calme était plus apparent que réel et qu'un nuage de tristesse semblait passer parfois sur cette famille. Élise avait continué ses travaux journaliers, mais n'avait pas repris sa gaieté précédente. Elle était surveillée, et pendant longtemps elle fut sans nouvelles de Victor. Elle savait seulement que sa vie était un secret et qu'un mystère pesait sur ses occupations.

Un jour cependant, la mère Villaret, qu'elle voyait passer quelquefois triste et abattue, qui

n'était pas revenue chez les Vercel et évitait leur rencontre, trouva moyen de lui remettre secrètement une lettre. Les battements du cœur de la jeune fille ne la trompèrent pas. Cette lettre venait de Victor. Elle ne levait pas le mystère dont il voulait s'envelopper, mais il lui peignait en termes touchants ses regrets, ses chagrins, son amour et ses peines.

Quelques mois plus tard, le père et la mère Vercel étaient allés à Coppet faire quelques emplettes. Élise était seule, occupée à préparer le repas du soir pour le retour de ses parents, lorsqu'un bruit de pas se fit entendre et un homme apparut sur le seuil. Quels furent son étonnement et sa surprise ! C'était Victor. C'était son amant, pâle, amaigri, chancelant.

Ce tête-à-tête fut bien court : il fallait éviter d'être vu – Vercel devait rentrer d'un instant à l'autre – mais il fut d'autant plus tendre. Ces deux amants, réunis par les plus nobles des sentiments, mais séparés par le plus vulgaire des préjugés, eurent le temps de confondre leur douleur commune et de retremper leur mutuelle affection. Élise put apprendre que son amant malheureux souffrait et travaillait pour elle. Victor, de son côté, obtint la plus douce consolation qu'il pouvait recevoir et

dont il avait grand besoin. Son amante, fidèle à son souvenir, confiante en Dieu et en son amour, l'attendait toujours. Ce moment suffit pour retremper son âme et lui redonner le courage qui quelquefois chancelait. Dès lors, Élise n'eut que de bien rares nouvelles de Victor.

Le temps s'écoulait. L'espèce de contrainte dans laquelle vivait la famille du laboureur augmentait. Élise devenait toujours plus triste, sa figure toujours plus pâle ; ses traits toujours plus amaigris annonçaient des souffrances morales et des chagrins secrets. Sa mère la surprenait souvent pensive sur son ouvrage, une larme perlant sur ses joues décolorées.

Jules Nathalis, le riche propriétaire dont Vercel rêvait la main pour sa fille, était revenu quelquefois à la maison. Il avait été aimable envers Élise et envers tout le monde. Vercel fit ses efforts pour être, lui aussi, à la hauteur des circonstances. Il invitait le prétendant et l'accompagnait volontiers jusqu'à la première auberge où il payait une bouteille. Le jeune homme cependant ne formula aucune demande de mariage. Ses visites, rares déjà, cessèrent tout à fait, et ses hôtes apprirent bientôt qu'il était fiancé à une riche héritière de X***.

Quel sentiment éprouva Élise à cette nouvelle, on peut le supposer, mais elle ne le trahit nullement. Elle ne laissa échapper aucune manifestation extérieure et demeura impassible. Vercel, de son côté, fut stupéfait ; mais lui aussi se tut et garda son chagrin pour lui. « À qui, du reste, aurait-il confié ses peines ? Il était battu par ses propres armes. Lui qui, par calcul, avait refusé sa fille à l'homme qu'elle aimait, n'était pas fondé à se plaindre de ce qu'un autre préférerait la fille d'un riche paysan à la médiocre position que lui offrait son Élise. Ce sentiment l'humiliait. Pendant plusieurs semaines, il fut sombre, grognon et bouda sa famille. Tel est l'amour-propre de l'homme. Il leur eût beaucoup plus vite pardonné leurs propres fautes que le sentiment qu'elles eussent pu s'apercevoir de la sienne. Cependant, assis au coin du poêle, il considérait son enfant d'un regard qui exprimait une profonde tendresse paternelle. Quoique rustre parfois, il n'était nullement insensible. La vue des traits amaigris de sa chère Élise, de ces souffrances cachées qu'il devinait et dont il était involontairement la cause, lui faisait mal.

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Victor Villaret ; le printemps arrivait. Comme d'habitude, la mère Vercel avait passé à son rouet la soirée, déjà bien courte à cette saison

de l'année. Élise, assise à côté, occupée à son tricot, échangeait quelques phrases banales, un de ces entretiens sans tristesse mais aussi sans joie. À l'heure ordinaire, la jeune fille rangea son ouvrage et vint donner le baiser du bonsoir à son père. Celui-ci pressa son enfant sur son cœur plus fort que d'habitude. Sa voix était tremblante, et Élise crut voir une larme rouler sur la joue brunie du laboureur. Ces deux cœurs, indifférents en apparence, battaient vivement l'un pour l'autre.

Quand sa fille se fut retirée, Vercel dit à sa femme :

— Il me semble qu'Élise est un peu mieux ?

— Je ne trouve pas qu'il y ait du changement, répondit la mère. Par devant le monde, elle affecte d'être gaie, mais elle est toujours la même. Je suis bien inquiète.

— Voici le printemps, il amènera une amélioration et lui fera du bien.

— Je n'ai jamais été d'accord avec toi à ce sujet. Tu sais bien qu'Élise a des chagrins ; le temps et les saisons n'y font rien.

— Des chagrins ! Des chagrins ! Les femmes sont toujours avec leurs chagrins. Je pensais que

depuis que Victor était parti, il serait oublié et que les chagrins seraient allés le rejoindre.

— Tu sais, mon cher, ajouta la femme avec douceur, que je voudrais qu'il en fût ainsi, mais les affections ne se commandent pas. Élise l'aime, il suffit qu'il soit loin pour qu'elle l'aime encore davantage.

Vercel avait parlé d'un ton indifférent en apparence ; mais la vérité, c'est qu'il était profondément ému. S'étant levé, il ajouta d'un ton saccadé, après avoir fait quelques tours par la chambre :

— Eh bien ! Eh bien ! Faites venir Victor, si vous savez où il est. Je ne veux pas les empêcher de se marier.

Le laboureur respira comme un homme à qui on enlève un lourd fardeau de dessus les épaules. Il désirait depuis longtemps cette solution. Un secret sentiment de dépit l'en avait seul empêché ; mais tant l'amour-propre soit-il développé chez l'homme, l'affection d'un père est plus puissante encore. C'était la lutte qui venait de s'accomplir chez Vercel.

La mère ne répondit rien, mais un éclair de joie brilla sur sa figure.

CHAPITRE XXV

UNE RENCONTRE INATTENDUE

Géquan, que nous avons laissé pris d'une panique, enfermé dans sa hutte, resta jusqu'au lendemain étendu sur son lit, en proie à une prostration presque complète. Des fantômes semblaient passer sans cesse devant ses yeux. Il croyait entendre le rire infernal des démons se moquant de lui. Plusieurs fois l'idée lui vint d'abandonner la mine, mais ce projet était aussitôt combattu par un autre sentiment, celui d'une fausse honte. Comment ! après tant de travaux et de peines, abandonner la partie, au moment peut-être d'atteindre le but ? Il était venu à la Dent pour réaliser un projet auquel se liaient son avenir, ses espérances, sa vie entière ; comment y renoncer et rentrer maintenant dans la vie ordinaire au milieu de ses connaissances et de ses amis ?

Et après tout, pensait-il, n'avait-il pas eu tort de s'effrayer ? Peut-être cet homme, ce mineur qui l'avait devancé dans les profondeurs de cette montagne mystérieuse, mort victime d'un accident, avait-il découvert cette mine tant cherchée. Peut-être d'autres avant lui s'étaient retirés de ces lieux emportant d'immenses richesses.

Tous les récits entendus au sujet de ces fortunes d'une origine inconnue et mystérieuse, qui devaient sortir de ces souterrains insondables, lui revenaient à la mémoire.

Ces raisons devaient l'emporter. Il n'y a pas d'homme plus têtu, plus persévérant et plus tenace que le mineur. Il se leva ; un soleil radieux éclairait les parois des rochers et faisait scintiller les cristaux de la neige et du givre. Cette vue ranima le courage de notre héros. Il chassa le reste des pensées qui l'avaient obsédé, comme au réveil on secoue les dernières réminiscences d'un mauvais cauchemar. Il prit quelque nourriture, après quoi il s'achemina de nouveau dans la direction de la mine, qu'il retrouva telle qu'il l'avait laissée. Il ramassa tous les débris du squelette, les mit à part et les recouvrit de terre.

Il recommença ensuite le déblai des matériaux qui lui barraient le passage. Ce travail fut long.

L'éboulis qui autrefois avait enseveli le mineur était très-considérable. Arrivé au bout, Géquan trouva de nouvelles fissures, de nouvelles cavités et de nouveaux déblais à enlever, mais rien encore qui annonçât la découverte prochaine de jaunets.

Plusieurs mois se passèrent encore, le mineur travaillait toujours, cherchait toujours avec une constance et un courage dignes d'un meilleur sort. Pour la troisième fois, depuis son arrivée dans ces lieux, la montagne revêtit sa verte parure. Le bruit des clochettes et le brânement des troupeaux vint animer ces lieux si sauvages et si silencieux pendant les mois d'hiver.

C'est à peine si notre héros s'en aperçut. Il paraissait toujours plus sombre et plus solitaire. Quand il devait renouveler ses provisions, il s'échappait furtivement, évitant le plus possible d'être vu et d'engager la conversation avec qui que ce fût. Un jour, après un sommeil, il s'aperçut que sa provision d'eau était épuisée. Il vint pendant l'après-midi en chercher comme d'habitude au puits du chalet le plus rapproché. Il aperçut quelques promeneurs dans les environs. Cette vue le contraria. Il se hâta de remplir son bidon et reprit rapidement son chemin en faisant un détour au milieu des arbres pour échapper à des regards

indiscrets. Cette précaution était inutile, il avait été vu.

Demi-heure plus tard, il retournait à son travail et avait déjà franchi l'entrée de la caverne, lorsqu'un cri étrange, strident, déchirant, retentit à ses oreilles. Étonné, il retourna quelques pas et écouta attentivement. Un second cri se fait entendre, puis un troisième. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper : ils partaient d'une poitrine humaine et venaient de la direction de sa demeure. Quelque malheureux était, sans doute tombé des rochers. Quoi qu'il en soit, le mineur, étonné et inquiet, n'hésita pas un instant : il s'élança dans la direction d'où venaient les cris et arriva bientôt devant sa hutte.

Quelles ne furent pas sa surprise et sa frayeur, en voyant étendue sur le petit plateau où il s'était établi une forme humaine. S'étant approché, il vit que cette forme humaine était une jeune femme sans connaissance. Les traits de l'étrangère frappèrent vivement le mineur. Ils paraissaient lui être connus et lui rappeler d'anciens souvenirs. Un témoin de cette scène eût pu le voir pâlir, puis chanceler et près de tomber à côté de l'inconnue. Par un effort suprême, il domina l'émotion extraordinaire qui s'empara de lui. Presque fou de douleur

et d'étonnement, il souleva la tête de la jeune femme, lui jeta de l'eau sur le visage et lui prodigua tous les soins en son pouvoir.

CHAPITRE XXVI

LE VILLAGE DU PONT

La veille au soir, deux voyageurs arrivaient à l'ancienne auberge des Deux Poissons, aujourd'hui l'hôtel de la Truite, au Pont, et demandaient à y loger. C'était un homme de cinquante et quelques années, bien mis en costume de la campagne, et accompagné d'une jeune demoiselle qui paraissait être sa fille.

Levés de bonne heure, le lendemain ils se préparèrent à monter sur la Dent de Vaultion. En attendant leur déjeuner, ils firent une promenade le long du village. La jeune demoiselle surtout paraissait vivement intéressée à la vue de ces lieux si pittoresque et si nouveaux pour elle : ces deux lacs aux eaux tranquilles, d'où s'élevaient de légers nuages vaporeux du matin, ces prairies verdoyantes, ces bois et ces villages qui les bordent ; la vue lointaine de la tour gallo-romande de la vieille Abbaye ; celle du rocher Bonport aux pieds

duquel s'engouffrent les eaux du lac comme dans le Cocyte antique ; le village du Pont lui-même, bâti en demi-lune comme un nid aquatique ; tout cela lui plaisait beaucoup.

Un jeune vacher parcourait le village en sonnant du cor. C'était l'appel des vaches, qui sortaient des étables pour venir à la file prendre le chemin du pâturage d'un pas cadencé, agitant leurs sonnettes, comme on voit les soldats quitter leurs tentes à l'appel matinal de la diane.

Le chevrier apparut aussi, appela sa troupe indocile et volage pour la conduire sur les pointes sourcilleuses et arides des montagnes brouter le thym des idylles, le cérastium et les pousses des arbrisseaux.

Le voyageur s'informa du chemin de la Dent de Vaultion, et pendant qu'on lui préparait quelques provisions, il entra dans la chambre à boire de l'hôtel. Quelques clients arrivaient déjà à cette heure matinale, vêtus d'un molleton et coiffés d'un grand bonnet blanc en pain de sucre. Ils s'asseyaient à la ronde, se faisaient servir des bouteilles qui frappaient par leur petitesse, et dont ils savouraient par petites gorgées et avec délice le contenu.

— Comment appelez-vous cela ? demanda l'étranger.

— Monsieur, ce sont des roquilles.

— Ro... Rotilles, comment dites-vous ?

— Roquilles.

Son odorat lui apprit que leur contenu était de l'eau-de-vie.

Il leur adressa plusieurs autres questions et leur demanda des renseignements sur les mines de la Dent ; s'ils connaissaient des mineurs, etc. Soit ignorance feinte ou réelle, aucun d'eux ne voulut entrer dans beaucoup de détails. Il apprit seulement qu'il y avait un individu du nom de Géquan, qu'on voyait quelquefois et qui travaillait depuis plusieurs années à la mine. La peinture qu'on lui en fit parut intéresser l'étranger.

Bientôt les voyageurs se mirent en route dans la direction de la Dent. Deux heures plus tard, ils arrivaient au sommet. Quoique préoccupés par d'autres pensées, ils ne furent point indifférents au magnifique panorama qui se déroulait à leurs yeux. Un troupeau de vaches paissait dans les alentours et donnait à ces lieux un charme et une animation tout particuliers. L'étranger s'adressa au berger, un jeune gars de treize à quatorze ans,

en lui montrant dans le lointain une plaine blancheâtre.

— N'est-ce pas le lac Léman qu'on voit là-bas ?

— Non, Monsieur, c'est le lac de Morges, répond le berger avec un aplomb imperturbable.

La demoiselle ne put retenir un éclat de rire en disant :

— En voilà un qui n'est pas encore bien fort en géographie.

CHAPITRE XXVII

LES INFORMATIONS

Nos voyageurs s'assirent bientôt sur l'herbe pour commencer leur pique-nique. D'autres groupes de touristes apparaissaient sur plusieurs points et sortaient comme par enchantement des bois des alentours. Parmi ces derniers, notre voyageur crut reconnaître un homme d'une cinquantaine d'années, de haute stature, bien mis et coiffé d'un grand chapeau en feutre gris. Lui aussi avait remarqué les deux étrangers ; plusieurs fois il avait passé à peu de distance en les observant attentivement.

Le rustique repas terminé, notre voyageur et sa fille se mirent de nouveau à parcourir l'esplanade qui couronne la Dent de Vaulion. Ils interpellèrent un fruitier qui, les bras nus, le bonnet de cuir sur la tête et la pipe de Guggisberg à la bouche, faisait la ronde du troupeau. Ils lui demandèrent des ren-

seignements sur les mines et s'il connaissait des mineurs.

— J'ai entendu parler des mines, mais je ne les ai pas vues. Nous autres fruitiers, nous n'avons pas le temps, et puis c'est dangereux et difficile. Il y a par là un nommé Bezat, qu'on dit presque aussi vieux que la Dent elle-même. Il y en a un autre qui travaille depuis trois étés.

— Comment l'appellez-vous ?

— Il s'appelle Géquan, mais on croit que ce n'est pas son véritable nom ; car ces mineurs changent leurs noms et cachent leur position réelle.

— Connaissez-vous l'endroit où il travaille ?

— C'est plus en bas, à peu près vis-à-vis du chalet que vous trouverez en descendant. Je le vois quelquefois s'en retourner. Il descend les rochers au moyen d'une corde.

Ces détails parurent intéresser vivement les étrangers. Après une pause, le père ajouta :

— Et croyez-vous qu'il trouvera beaucoup d'or ?

— Je l'ignore. Quant à moi, je ne crois rien de toutes les histoires qu'on raconte sur ces mines. Je trouve que cela sert peu d'en avoir et d'en trouver pour une vie comme celle de ces hommes.

Le fruitier leur donna encore quelques explications, après quoi ils se séparèrent.

Bientôt le voyageur se rencontra face à face avec l'homme au grand chapeau. Ces deux étrangers se reconnurent. Ils échangèrent une poignée de mains et s'entretenirent longtemps en particulier.

Le soleil avait passé au zénith et commençait à s'incliner vers l'Occident. Nos voyageurs commencèrent à descendre lentement la pente gazonnée qui conduit dans la direction de La Vallée. L'homme au grand chapeau les accompagnait ; ils arrivèrent au second chalet ; les fruitiers chantaient le fameux *lala outi*, en appelant les vaches pour les attacher.

Ils offrirent du lait aux étrangers ; ceux-ci, tout en buvant, s'informèrent de nouveau du mineur Géquan. Ils apprirent qu'il entraît bien rarement au chalet, mais qu'il venait souvent chercher de l'eau à la source voisine. Un homme de pauvre apparence, vêtu d'une blouse, la barbe en désordre, était assis dans un coin obscur de la cuisine, fumant son brûlot. C'était Bezat. La présence de ces étrangers le gênait. Cependant la vue de l'inconnu au grand chapeau le préoccupait beaucoup, il ne pouvait en détacher ses regards. Celui-ci, qui s'en aperçut, fit à Bezat un signe d'intelligence en met-

tant deux doigts sur la bouche. Ce signe fut compris, le mineur feignit un air de complète indifférence et ne dit mot.

Un fruitier entrant au chalet, dit :

— Le mineur dont vous parliez tout à l'heure vient de chercher de l'eau et s'en retourne contre les rochers.

À ces paroles, la jeune fille, dont la curiosité avait été tenue en éveil, bondit hors du chalet assez tôt encore pour voir une forme humaine s'éloigner à travers les sapins. Elle s'élança dans la même direction en cueillant des fleurs et feignant de se diriger au hasard. Après quelques détours dans le bois, elle put, cachée encore parmi les arbres, voir le mineur, son bidon à la main, arriver au bord du rocher, où il disparut bientôt.

La vue de cet homme mal vêtu, sale, en désordre, portant sur sa figure les traces de durs travaux et de cuisants chagrins, fit une profonde impression sur la jeune fille. Des larmes jaillirent de ses beaux yeux, et pendant quelques minutes, un mouchoir sur la figure, elle étouffa quelques sanglots. La première émotion passée, elle s'approcha des rochers et découvrit bientôt le sentier par où avait disparu le mineur et qui portait les traces d'un passage fréquent.

On devait donc pouvoir descendre sans trop de dangers. C'était ce que pensa la jeune fille, mais la hardiesse de cette démarche l'effrayait. Elle hésita longtemps, les yeux fixés sur les étroites saillies des rochers qui servaient de passage au mineur. La curiosité et sans doute un sentiment plus puissant et plus noble l'emportèrent. Les dangers même de l'entreprise augmentaient la tentation. Elle fit un premier pas, puis un second, puis un troisième, et ainsi de suite, en se retenant aux anfractuosités des rochers, aux branches des arbres, etc. Elle arriva ainsi à la partie la plus rapide où Géquan avait mis une corde pour aider ses ascensions. Là, elle commença à avoir peur, mais il était trop tard pour retourner. Elle prit la corde des deux mains et se laissa glisser. Le vertige la prit ; se croyant suspendue au-dessus des affreux précipices qu'elle avait entrevus, elle se mit à pousser des cris de terreur, et, perdant le sentiment, elle vint tomber où le mineur l'avait secourue.

CHAPITRE XXVIII

LES RECHERCHES

Les deux étrangers avaient bien remarqué le départ de la jeune fille, mais la croyant en promenade dans les environs, ils ne s'en étaient pas préoccupés ; vingt minutes plus tard, ils se décidèrent à partir. N'apercevant pas leur compagne, ils la cherchèrent dans les alentours. Ne voyant rien, ils appelèrent, mais en vain. L'étonnement et la crainte commencèrent à les gagner. Un fruitier leur apprit qu'il l'avait vue prendre la direction des rochers sur la trace du mineur ; ce fut un premier trait de lumière. Ils se dirigèrent aussitôt du même côté et suivirent le bord de la paroi perpendiculaire. Rien de la jeune demoiselle, l'étranger devenait inquiet, il appelait sans cesse sa fille, mais les échos seuls lui répondaient.

L'homme au grand chapeau, après avoir examiné les lieux, s'était couché sur le sol, la tête penchée sur l'abîme ; il paraissait écouter attentive-

ment et fit signe à son camarade de garder le silence. On entendait un bruit confus de voix venant des rochers au-dessous. Au bout de quelques secondes, l'homme couché se releva ; l'étranger paraissait en proie à une inquiétude poignante.

— Oh ! ma fille ! Il est arrivé malheur à ma fille.

— Non, monsieur, tout va bien ; soyez seulement calme et suivez-moi.

Et l'inconnu au large chapeau, en homme qui connaît les lieux, vint prendre le sentier de la cabane ; il se mit à le descendre d'un pied ferme, en invitant son camarade à le suivre et lui donnant la main pour l'aider dans les mauvais pas ; ils arrivèrent bientôt sur le plateau où le mineur avait planté sa tente.

Quelle ne fut pas la surprise de l'étranger de se trouver perché au-dessus des abîmes, de découvrir dans ces lieux une habitation et surtout d'y rencontrer sa fille ! Cette dernière, qui avait repris connaissance, était assise, la figure pâle mais souriante de bonheur. Un homme en habit déchiré et crasseux, la figure altérée par l'émotion, lui prodiguait des soins empressés.

L'étonnement du mineur n'était pas moins grand. Surpris et presque effrayé de cette visite inattendue, il cria aux arrivants :

— Que venez-vous faire ici ?

Le premier, la figure à moitié cachée sous l'aile de son chapeau, lui dit avec un sourire narquois :

— *Philosophias cratis.*

Le mineur, de plus en plus surpris, les bras croisés sur la poitrine, considérait d'un œil un peu hagard les nouveaux venus. Leurs traits ne lui étaient pas inconnus. Des souvenirs nombreux et confus semblaient se presser à son imagination. Élevant ses mains jointes, il s'écria :

— Grand Dieu ! est-ce donc possible ?

CHAPITRE XXIX

LA RECONNAISSANCE

Le lecteur l'a sans doute depuis longtemps deviné : le mineur Géquan n'était autre que Victor Villaret.

Après avoir quitté Jean Lemaître aux portes de Genève, il s'en revint à la maison l'esprit rempli de son projet. Aller à la mine faire une rapide fortune, ramasser beaucoup d'or, et s'en venir de nouveau demander Élise Vercel. Comme on l'a dit, il n'était pas superstitieux et possédait une assez large part de bon sens, mais différentes circonstances l'avaient prédisposé à la chose. Il réfléchit, pesa toutes les conséquences de cette entreprise ; sa mère, à qui il cacha ses véritables projets, mais qui les devina en partie, chercha à le dissuader ; tout fut en vain : son imagination, surexcitée par ses revers, voyait là son bonheur et son avenir. Il fit ses préparatifs, ramassa quelque argent, fruit de ses économies et de son travail, mit en ordre ses

petites affaires, et, sous prétexte d'aller travailler à une entreprise à laquelle il s'associait, il prit congé de sa mère, de ses connaissances et de ses amis.

Poussé par la curiosité et sans y avoir une grande foi, il désira consulter le Diable de Mollens, qui, à cette époque était très-populaire. C'est lui que nous avons vu rendre visite au célèbre sorcier, sous le nom de Bertin. C'est lui enfin qui était venu s'établir sur la Dent de Vaulion. Il prit le pseudonyme de Géquan, parce que ce nom déjà connu était celui d'un mineur venu quelques années auparavant⁴.

Il avait fait seulement quelques voyages à Genève. Il avait porté à un chimiste des échantillons de minerai pour les analyser, mais il n'avait encore reçu aucune réponse satisfaisante. Par la même occasion, il avait fait visite à sa mère et une fois à Élise, de laquelle il avait appris qu'elle ne l'oubliait pas.

Cette persuasion lui donnait du courage. Car, plusieurs fois, il avait été pris de découragement. Cette vie anormale et singulière lui était pénible

⁴ Le nom de Géquan, sa cabane, ses recherches pendant plusieurs années, ainsi que la découverte de squelettes humains, sont historiques.

quelquefois ; mais comme le joueur malheureux qui n'abandonne l'enjeu qu'après avoir épuisé sa dernière ressource, espérant toujours, et comptant sur un coup de la fortune pour rattraper tout ce qu'il a perdu, de même Victor espérait sans cesse trouver aussi le filon qui devait lui procurer le bonheur. Il n'était pas le premier et le plus frappant exemple d'une pareille constance. On a vu déjà que des hommes ont passé leur vie entière dans les cavités de la Dent de Vaulion à poursuivre un but qui, comme l'eau de Tantale, fuyait constamment de leurs lèvres.

L'étranger et la demoiselle n'étaient autre que Jean Vercel et sa fille Élise. Depuis que le père avait consenti au mariage de cette dernière avec Victor, son apparente haine contre le jeune homme avait fait place à des sympathies réelles. Il s'était informé de ce qu'il était devenu, du lieu de son domicile, de ses occupations, etc. Ce ne fut qu'après bien des démarches et sur quelques indices donnés par la mère et par sa fille elle-même, qu'il finit par découvrir la trace de celui qu'il cherchait. Élise, impatiente de retrouver celui qu'elle aimait, de réparer les ennuis et les maux qu'il avait soufferts, voulut accompagner son père dans le voyage qu'il entreprit de faire à la Dent. Le but qu'ils s'étaient proposé était atteint.

Quant à l'homme au grand chapeau, c'était Jean Lemaître. Ainsi que le lecteur l'a vu déjà, cet individu, qui a laissé son pseudonyme de Gros Buffle mêlé au récit superstitieux de la Dent de Vaulion, était aussi un mineur, mais un mineur sérieux. Ayant acquis quelques connaissances sur l'exploitation des mines, il avait été employé bien des années par une Société pour faire des recherches métallifères dans cette montagne. Obligé de garder l'incognito et de s'entourer d'un certain mystère, la superstition exagérant les choses ne tarda pas à voir en lui un être extraordinaire, emportant des sacs d'or, initié à tous les secrets diaboliques et pouvant indiquer des trésors souterrains.

Aussi, de tous les plans celui de Gros Buffle passe encore aujourd'hui pour le meilleur et la possession en est convoitée par tous les chercheurs d'or. Pour se débarrasser de solliciteurs importuns et aussi un peu pour se moquer d'eux, il avait fourni quelques explications assez claires pour tromper les crédules, mais pas assez pour se compromettre et surtout pas assez pour trouver des trésors. Désireux de revoir la Dent de Vaulion, et dans le but de recueillir des renseignements, il était venu accompagner quelques amis et avait rencontré Vercel par hasard.

On se peint difficilement la surprise de ces quatre personnes réunie sur la corniche d'un rocher. Cette cabane, ces lieux si pittoresques, les précipices effrayants qui les entourent, l'étrangeté de cette rencontre, animaient chacun des acteurs de sentiments divers. Jean Lemaître souriait. Élise, revenue de son évanouissement, s'entretenait avec le mineur quand son père arriva. Elle considérait Victor d'un air de joie triomphante, presque radieux. L'état de misère où elle trouvait son amant, loin de lui inspirer du dégoût, augmentait plutôt sa tendresse. Telle est la puissance de l'affection de la femme qui aime, qu'elle grandit en raison des besoins qu'en a l'objet chéri. Elle l'aurait moins aimé en ce moment, si elle l'avait trouvé dans des conditions moins misérables.

Quant à Victor, on se figure mal les passions diverses qui devaient l'agiter. La joie, la surprise l'étonnement, l'espérance, l'envahissaient à la fois. À cela se joignait aussi un sentiment de honte. Il lui semblait se réveiller d'un long rêve.

Pour la première fois, depuis son arrivée dans ces lieux, il s'aperçut du désordre où il vivait sa vie anormale. Il comprit pour la première fois le triste état où il était tombé et le sentiment de commisération qu'il inspirait.

CHAPITRE XXX

VICTOR TROUVE ENFIN LE VÉRITABLE FILON AURIFÈRE

Les acteurs de cette scène finirent par rompre le silence des premiers instants. La conversation s'engagea. Le père Vercel annonça à Victor que, ne voulant plus mettre obstacle à son mariage avec Élise, il l'invitait à revenir avec lui auprès de sa mère.

Jean Lemaître, de son côté, disait au mineur en lui frappant sur l'épaule :

— Tu commençais à maudire Jean Lemaître et tu pensais que je m'étais moqué de toi. Cependant, rappelle-toi bien ce que je t'ai dit. Je t'ai déconseillé la chose et j'espérais que tu y aurais renoncé. Tu aurais travaillé des années encore sans rien trouver. Aujourd'hui, la véritable et bonne mine vient s'offrir à toi d'elle-même. Tu vas plier bagage et descendre avec nous.

Victor ne demandait pas mieux, une fausse honte seule le retenait encore.

Élise, qui devina se qui se passait en lui, leva ses derniers scrupules en lui annonçant qu'elle avait apporté au Pont du linge et des vêtements de rechange.

Le jeune homme n'hésita plus, il fit toilette autant que son rustique ménage le lui permettait, plus, en tous cas, qu'il n'avait fait depuis longtemps.

Élise n'avait pas de blessures ; elle put remonter le rocher, et tous ensemble prirent gaiement le sentier de la Vallée. Le retour ainsi que le souper, où les convives firent honneur aux *perchettes* du lac de Joux, furent très-gais, surtout pour les jeunes gens, comme on le pense bien. Que fut tendre l'expression si longtemps contenue de ces deux cœurs ! Quelle joie de se retrouver après tant d'inquiétudes et d'ennuis ! Qui ne sait combien sont douces les paroles consolantes et les tendres caresses de l'être aimé. Ah ! comme elles font vite disparaître jusqu'au souvenir des chagrins passés, semblables à la chaude et vivifiante haleine du vent du Midi, qui, fondant la neige, fait pousser les violettes et les primevères où naguères régnaient les frimas et les glaces.

Le lendemain matin, Victor retourna pour la dernière fois sur la Dent. Jamais cette montagne ne lui avait paru si belle. Jamais la nature ne s'était fait voir à lui comme alors dans toute sa majestueuse grandeur. Elle semblait avoir ôté son voile pour venir sourire à son bonheur. Le chant des oiseaux lui paraissait plus suave, le soleil plus radieux, les fleurs plus odorantes et les prairies plus parfumées. Lui, qui depuis longtemps avait négligé ses devoirs religieux, ne put s'empêcher d'adresser une courte prière au Dieu Tout-Puisant qui l'avait conduit, comme par la main, d'une manière aussi visible.

Il vit Bezat et lui dit adieu.

Le vieux mineur le regarda d'un air de curiosité.

— Vous avez sans doute trouvé le bon filon et vous vous en allez assez riche.

Victor sourit et ne répondit pas.

Le mineur reprit :

— C'est comme Gros Buffle, il est très-riche à présent ; il a passé hier par ici, je l'ai bien reconnu. Il vous avait donné son plan, c'est le meilleur.

Le jeune homme parut réfléchir un moment, après quoi il reprit en sortant de sa poche un papier qu'il tendit au mineur :

— Voici le plan de Gros-Buffle, je vous le donne, en faisant des vœux pour qu'il vous soit utile.

Bezat, qui ne savait pas lire, surpris, avança la main et prit ce qu'on lui donnait. Tandis que Victor s'éloignait, il ouvrit ce papier, le tourna, le retourna dans tous les sens, après quoi il le mit dans sa poche, en disant :

— Hum ! qui sait encore si c'est le véritable et si Géquan ne se garde pas le bon !

Victor descendit le rocher, ferma l'entrée de la mine avec de grosses pierres et abandonna sa baraque à tous les vents. Chargé de ses outils et de son modeste mobilier, il quitta sans regrets ces lieux, témoins de son exil, de ses travaux et de ses ennuis, comme on chasse les dernières vapeurs d'un rêve pénible.

Ici se termine ce récit. Le lecteur comprendra facilement le reste.

Victor rentra chez sa mère et quelques mois plus tard épousa Élise Vercel. Il vint s'établir chez son beau-père et se mit avec lui à la culture intelligente et active de ses terres.

Là, par le travail, l'ordre et la bonne conduite, il trouva avec la vie de famille et le bonheur domes-

tique, le véritable filon aurifère, le seul qui doive tenter l'ambition de nos jeunes gens.

FIN

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en juillet 2014.

— **Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

— **Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : *Les Mineurs de la Dent de Vaultion par Lucien Reymond*, Paris, Sandoz et Fischbacher, Neuchâtel, Sandoz, et Genève, Desrois, 1881. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. La photo de première page, *Depuis la Dent de Vaultion vers l'Est*, a été prise par Sylvie Savary.

— **Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spécifique (notes de la BNR, présentation éditeur, photos et maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

— **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Elle participe à un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks gratuits et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse :

www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://www.chineancienne.fr>

<http://livres.gloubik.info/>,

<http://www.rousseauonline.ch/>,

[Mobile Read Roger 64](#),

<http://fr.wikisource.org>

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>.